

**Germaine Delacourt**

**BEUREY**

et autres souvenirs d'enfance

« Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame !  
Las ! le temps non... Mais nous nous allons... »  
Charles d'Orléans.

Pourquoi ai-je toujours aimé ces vers du prince poète ?

Prescience de ce que je comprendrai, bien des années plus tard ?

Je me suis souvent demandé pourquoi mes souvenirs de mon enfance étaient si vivants, pourquoi je pouvais retrouver non seulement l'image des choses vécues, en les revivant, mais aussi mon plaisir à suivre le petit chemin sous bois le long de la Saulx, à regarder, perchée sur un mur du jardin, le soleil se coucher derrière la forêt, et tant d'autres images, de choses, de gens de ma verte enfance : mes amis Savane et Porthos, le parc de Couvonges... Tout cela était vivant pour moi, le passé s'abolissait, et j'étais toujours la petite fille pleine d'imagination.

De même, quand je pense à mes trois enfants disparus, ils sont là, ils ne m'ont pas quittée. Je retrouve avec bonheur tous les moments heureux vécus avec eux — ce que nous nous disions, les choses vues et aimées ensemble : Guernesey, le lac de Côme, les Impressionnistes du Jeu de Paume, Rome, Vienne... L'humour si fin de Marie-France, si lettrée, qui à treize ans lisait Shakespeare et Balzac. Marc au soleil dans le jardin. André commentant avec humour ses leçons de cuisine ou de musique. Don de l'imagination dont j'ai été heureusement gratifié, parmi tant de dons reçus, dont le ciel m'a favorisé, et que je dois à mes aïeux.

Cette faculté de revivre le passé, je la dois à ma vive imagination, mais aussi au précieux « don d'enfance », que ma fille chérie avait aussi su garder, elle qui relisait encore « Alice » et adorait les contes de Perrault illustrés par Walt Disney. J'ai oublié qui a écrit : « L'enfant est un poète qui meurt jeune, tandis que l'homme survit ». Bienheureux, ceux qui gardent le précieux don d'enfance !

Maintenant je sais ce que c'est ce qu'on appelle « le temps » — le temps qui passe, dit-on, le passé à jamais révolu, les moments heureux qu'on ne peut pas revivre. Erreur ! Charles d'Orléans le savait déjà. Ce n'est pas le temps qui passe — c'est nous, éphémères humains, qui passons. Nous voyons le temps comme une suite d'instantanés, de jours, d'heures, de minutes qui passent inexorablement et ne reviendront plus. Pour Baudelaire, du sable qui s'écoule inexorablement dans un sablier, des secondes qui, sitôt là, disparaissent à jamais. Baudelaire le désespéré — qui n'avait pas compris. Erreur. Charles d'Orléans l'avait-il compris ?

Ce n'est pas le temps qui passe, c'est nous qui passons. Le temps n'est qu'une longue route qui traverse l'Éternité, une quatrième dimension de l'Univers ; nous fuyons, êtres vivants, humains, animaux ou plantes, le plus ou moins long parcours, le trajet que nous avons le devoir de parcourir sur ce chemin qui traverse l'Éternité.

Et c'est bien là pourquoi nous pouvons nous retourner et revenir de quelques pas, de quelques années sur le chemin déjà parcouru. Quand nous nous retournons vers notre mémoire, qui nous refait une partie du chemin déjà parcouru, c'est notre imagination qui rend présentes les choses déjà vécues. Elles sont là, où nous les retrouvons, présentes comme à l'endroit du long chemin où nous les avons laissées. Les êtres sont vivants, les choses sont là, c'est le « précieux don d'enfance » qui nous fait retrouver toutes nos émotions. Nous les quittons, mais rien ne nous empêche de revenir encore retrouver les choses, les êtres que nous avons aimés. Ils sont toujours là, toujours présents.

C'est pourquoi toute ma verte enfance est toujours présente pour moi, pourquoi mes enfants disparus sont là, près de moi...

## La vallée de la Saulx

La Saulx, petite rivière du Barrois, coule en direction Sud – Nord dans une vallée très onduoyante. Le paysage est riant, la terre est riche. La vallée serpente entre des collines aux courbes douces. La forêt de Troisfontaines ajoute sa majestueuse beauté au paysage.

La Saulx, peu après son entrée dans le département de la Marne, rejoint l'Ornain, rivière arrosant Bar-le-Duc, et affluent de la Marne.

Dans cette jolie et paisible vallée, on trouve, en remontant le cours d'eau vers le Sud, plusieurs petits villages distants l'un de l'autre d'environ un kilomètre : Magnéville ; Couvonges, habitat de nos cousins Leblan, qui possède une église romane classée ; puis vient Beurey, animé quotidiennement par le passage des ouvriers de la fonderie, venant des villages voisins ; Robert-Espagne, bourgade plus importante, où habitait ma grand-mère Delacourt, et où sont enterrés tous les miens.

Plus loin, c'est Pont-sur-Saulx, lieu-dit de la commune de Robert-Espagne, où se trouvait la propriété de mes grands-parents et où mon père a passé sa jeunesse. Comme ils faisaient partie des sommités du lieu, on disait « les Delacourt de Pont-sur-Saulx. »

La Saulx, après avoir longé le domaine de Pont-sur-Saulx, traverse le parc du Château de Jean d'Heurs, qui appartînt au maréchal d'Empire Nicolas Oudinot, originaire de Bar-le-Duc ; puis le domaine dit « le Vieux Jean d'Heurs », manoir du XVI<sup>e</sup> siècle, qui appartenait, au début du siècle, à un riche industriel, Charles Freund-Deschamps, vieil ami de ma famille.

Ces deux derniers domaines se trouvent sur le territoire de la commune de Ville-sur-Saulx, dont était originaire mon grand-père, J. -B. – Edouard Delacourt.

Ma grand-mère Delacourt, née Idalie Varinot, était, quant à elle, originaire de Combles, village situé à six kilomètres de Bar-le-Duc, où est également né mon père.

Cette partie de la vallée de la Saulx sert de cadre aux récits concernant ma famille paternelle, et à mes souvenirs d'enfance.

## **Quelques renseignements sur le domaine de Jean d'Heurs, et les souvenirs que j'en ai gardés**

Qui était Jean d'Heurs ? Vraisemblablement un seigneur du lieu. Nul ne semblait rien savoir à ce sujet. Seul point de repère : le manoir dit « le Vieux Jean d'Heurs » qui daterait du XVI<sup>e</sup> siècle. En parlant du domaine, du château, dans le pays on l'appelait simplement « Jean d'Heurs ». Enfant, je ne me rendais pas du tout compte qu'il s'agissait d'un nom propre de personne. Le domaine, très vaste, traversé par la Saulx, dut être divisé à une certaine époque. Dans ma jeunesse, « Jean d'Heurs » et « le Vieux Jean d'Heurs » étaient des domaines distincts, appartenant à des propriétaires différents. Le Maréchal Oudinot (1767-1847), duc de Reggio, titre d'Empire, acquit une partie de cet ancien domaine et y fit construire, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un nouveau château sur les ruines d'une ancienne abbaye de Prémontrés. Le château, au milieu d'un vaste parc, est majestueux, mais ne m'a jamais paru d'un grand intérêt architectural.

Ce domaine du château de Jean d'Heurs fut revendu peu avant 1870 par les héritiers du Maréchal. Dans ma jeunesse, il appartenait à la famille Fould, descendants d'Achille Fould, ministre des finances sous Napoléon III. Entre-temps, d'après certains renseignements, il aurait eu pour propriétaire, vers 1870, un certain Monsieur Léon Ratier, cousin et ami des frères Goncourt, et ceux-ci auraient séjourné au château pendant un certain temps. Je me suis souvenue que ma grand-mère m'avait en effet cité le nom de ce Monsieur Ratier.

Quant à la famille Fould, je ne sais si certains membres de cette famille de la grosse finance séjournèrent à Jean d'Heurs ; je n'en ai jamais entendu parler. Mais on pouvait visiter le château. Nous y étions toujours très amicalement reçus par le régisseur, Anthime Chantreau (je cite ce nom, parce que les prénoms bizarres m'ont toujours enchantée) : sa femme avait été compagne de pensionnat de ma tante, Marie Odile-Delacourt, chez les Sœurs de Bar-le-Duc. Je me souviens bien d'une visite de ce château avec mon Oncle Pol et ma Tante Flore. Revenant en congé après leur première année passée en Russie, ils étaient venus faire un séjour à Beurey, en juillet 1914. De cette visite à Jean d'Heurs, j'ai conservé un ou deux souvenirs : une pièce arrangée en chapelle, dont on faisait remarquer l'éclairage indirect, nouveauté pour

l'époque, sans doute. Mon oncle s'est beaucoup intéressé à la bibliothèque. Il y avait une Bible miniature, dont on ne pouvait lire les textes qu'avec une loupe très grossissante.

Pour en finir avec ce qui concerne le château de Jean d'Heurs, il y eut, je ne sais à quel moment, une vente publique des meubles et autres objets du Château. Mes grands-parents Delacourt qui avaient, peu de temps après la fin de la guerre de 1870, deux ou trois ans peut-être, acquis la propriété et les ateliers de Pont-sur-Saulx, ont racheté un certain nombre de choses à cette vente.

Peu avant sa mort, survenue en 1929, ma grand-mère m'a donné tout un service de table, acquis par elle à cette vente — porcelaine assez fine, simplement ornée d'un filet doré. J'ai vu exactement le même service en visitant le château de Spontine en Ardennes, où on l'exhibait comme un service datant du 1<sup>o</sup> Empire. De ce service, les assiettes ont malheureusement disparu durant la dernière guerre, la principale raison de leur utilisation courante, fatale pour la vaisselle, étant la difficulté de s'en procurer tant qu'a duré la guerre. Mais il me reste plusieurs plats, saucières, rapiers et deux ravissants petits moutardiers, qui constituent un de mes plus chers trésors. Je les appelle « les moutardiers du Maréchal » ; ils trônent en vitrine et il n'est pas question d'y toucher.

A propos de la visite de mon Oncle Pol et de ma Tante Flore, en juillet 1914, nous sommes également allés, excursion classique, jusqu'aux ruines de l'Abbaye de Troisfontaines, à cinq km. de Robert-Espagne, située en pleine forêt, comme le sont souvent les abbayes bénédictines. Il n'en reste que les murs imposants de l'église abbatiale. Comme document, une carte postale représentant les ruines, envoyée à la famille Gyhra, à Liège. Datée du 15-7-1914, elle est signée : Pol, Flore, Jules, Élise, Germaine, M. Leblan (Mathilde, prénom de notre cousine Mme Leblan). En visitant, il y a quelques années, l'Abbaye d'Orval, j'ai trouvé, dans le musée consacré aux archives de l'Ordre, des renseignements intéressants sur cette Abbaye de Troisfontaines, qui fut une des maisons mères des Cisterciens. Je n'ai pu m'attarder pour les consulter, mais j'aurais aimé savoir quand et dans quelles circonstances l'Abbaye fut détruite<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup>L'Abbaye fut entièrement détruite pendant la Révolution. (Renseignement découvert plus tard).

Un dernier renseignement : ce nom assez étrange de Robert-Espagne, que porte la bourgade où habitait ma grand-mère. Il serait dû à un moine de cette Abbaye ; chose vraisemblable — le prénom de Robert était assez courant dans les derniers siècles du Moyen Age et plusieurs abbés clunisiens l'ont porté. La tradition locale veut que ce moine soit venu d'Espagne, chose possible encore ; mais ce peut être aussi un nom simplement déformé par l'usage populaire, comme c'est souvent le cas en toponymie.

Je passe à mes souvenirs sur le « Vieux Jean d'Heurs ». Si j'en parle en l'appelant manoir, c'est que ce petit château du XVI<sup>e</sup> siècle était bien moins imposant que celui de Jean d'Heurs. Je me souviens d'une demeure basse, tout en longueur, qui avait beaucoup de cachet. Je ne garantis rien de ce souvenir, je n'avais que dix ou douze ans lorsque je l'ai connu. Mais le souvenir que j'en ai gardé est fort plaisant. Il appartenait, comme je l'ai dit, à un vieil ami de ma famille, un très riche industriel, déjà assez âgé vers 1914, du nom de Charles Freund-Deschamps. C'était un Juif, d'origine tchèque. Venu jeune en France, il avait épousé la fille d'un industriel de la région ; s'était, à l'occasion, converti au catholicisme, avait pris la nationalité française, et ajouté le nom de sa femme au sien (Freund), pour faire plus français. Ayant repris l'industrie de son beau-père, une bleuterie (fabrique de bleu pour la lessive) de Ville-sur-Saulx, il avait par la suite fait une très grosse fortune. Il résidait évidemment à Paris, mais, pendant la belle saison, il venait séjourner dans cet agréable « Vieux Jean d'Heurs ». Pendant la guerre (14-18 évidemment), il invitait fréquemment ma tante, Marie Odile-Delacourt, à y faire des séjours.

Durant la guerre, ma tante, qui avait son appartement à Paris, dernière affectation de mon oncle, résidait le plus souvent chez sa mère, à Robert-Espagne. Elle était ainsi plus près de son mari, qui avait sous son commandement les hôpitaux militaires de la Meurthe-et-Moselle et des Vosges, et de son fils, lieutenant d'artillerie, combattant en Argonne. Le vieux Freund, qui l'avait connue toute jeune, l'aimait beaucoup ; elle le distrayait. C'était une personne très vivante qui, au cours de sa vie de femme d'officier, avait connu pas mal de garnisons d'un bout à l'autre de la France, et pas mal de monde. Elle avait de l'esprit — assez incisif —, de la répartie, et savait converser de façon amusante. Elle avait donc bien connu le vieux Freund, et savait ce qu'elle disait en affirmant que, sur ses vieux jours, il était revenu à ses prières judaïques.

C'est aussi au Vieux Jean d'Heurs qu'en 1913, j'ai fait la connaissance du Grand Maginot (celui de la ligne). « Mais ceci est une autre histoire. »



Une dernière chose assez curieuse : j'ai lu dernièrement dans un guide touristique, que Paul Claudel avait fait un séjour à Ville-sur-Saulx, dans un château du XVI<sup>e</sup> siècle (époque non indiquée). Il ne peut s'agir que du Vieux Jean d'Heurs. Le monde est petit...

## **Petits récits en marge, dans la vallée de la Saulx**

### **Où donc pouvait se trouver Robert-Espagne ?**

Ma mère, au moment de ses assez curieuses fiançailles par lettres, se trouvait chez ses cousines, à Sarajevo. Elle s'est souvenue que mon père lui avait parlé de Robert-Espagne, où habitait sa mère. Elle a cherché ce nom sur une carte de France. Vainement. Elle n'avait aucune chance de trouver le nom de ce gros village sur une carte générale de France, d'autant plus qu'elle cherchait... du côté de la frontière espagnole.

### **Un souvenir de ma Grand-mère**

Ce joli souvenir m'est revenu par le plus grand des hasards.

Marie-France, connaissant mon goût pour la « petite histoire », ces anecdotes en marge de la Grande Histoire, qui révèlent souvent mieux que les faits importants le caractère des personnages célèbres, m'a rapporté un livre de Juliette Benzoni : « Le roman des châteaux de France », suite d'anecdotes se rapportant à l'une ou l'autre des nombreuses demeures historiques de la province française. Parcourant la table des matières, je suis tombé sur « Jean d'Heurs », et je me suis empressé de lire le court chapitre qui lui est consacré. Il y est question du mariage romanesque du Maréchal Oudinot, son second mariage, alors qu'il était quadragénaire, avec une jeune fille de la haute société de Bar-le-Duc.

Dans ma jeunesse, au début du siècle, le domaine de Jean d'Heurs appartenait à la famille Fould, descendants d'Achille Fould, ministre des finances sous Napoléon III. J'en avais conclu que Jean d'Heurs était passé aux Fould après la mort du Maréchal. Or, d'après madame Benzoni, Jean d'Heurs aurait été, vers les années 1870, la propriété d'un certain Monsieur Léon Ratier. C'était, paraît-il un cousin et ami des

frères Goncourt, qui auraient séjourné à cette époque à Jean d'Heurs et y auraient écrit certaines de leurs œuvres, notamment des pages du célèbre « Journal ».

Il s'est produit, en lisant cette information, quelque chose de très étrange pour moi. Un souvenir très vague et très lointain est remonté du fond de ma mémoire... vraiment des tréfonds perdus de ma mémoire.

Ratier ? C'était comme une petite bulle qui, du fond d'un lac, se serait soudain fait un chemin jusqu'à la surface, pour y chercher la lumière.

La petite bulle a commencé à s'iriser.

Ratier ? Ma grand-mère disait : « Monsieur Ratier... ». Qu'est-ce que ma grand-mère pouvait bien dire de Monsieur Ratier ?

Et puis, la petite bulle est devenue transparente.

Ma grand-mère disait : « J'admiraient un bouquet de roses. Monsieur Ratier m'a dit : Madame, la plus belle rose est devant vous. Devant moi, il y avait un miroir. »

N'était-ce pas joliment tourné ? Que ne fait-on encore aujourd'hui d'aussi galants compliments ?

Grâces en soient rendues à Madame Benzoni, sans qui ce joli souvenir serait peut-être à jamais resté enfoui au fond de ma mémoire.

## **Une tête inoubliable pour un personnage bien connu**

J'ai fait la connaissance d'André Maginot, futur ministre et promoteur de la célèbre Ligne, chez le vieux Monsieur Freund-Deschamps, dans son château du « Vieux Jean d'Heurs ». C'était en 1913, à la veille des élections législatives, ce qui provoque pas

mal de remous en France. Les Français adorent les élections : cela leur permet de s'agiter beaucoup et de palabrer tout autant.

Mais le souvenir que j'ai gardé du Grand Maginot n'a rien à voir avec la politique. C'est celui d'un monsieur qui faisait une de ces têtes !... Pour tout dire, la tête d'un monsieur très « embêté ».

Mais voici mon histoire.

Le vieux monsieur Freund-Deschamps, qui soutenait la candidature de Maginot, avait organisé une rencontre entre celui-ci et mon père, directeur d'une usine d'une certaine importance dans la région.

Maginot demeurait à Revigny, notre chef-lieu de canton, et se présentait comme candidat à la députation permanente dans l'arrondissement de Bar-le-Duc. J'ajoute que si, en parlant de lui on disait : le Grand Maginot, ce n'est pas qu'il fût déjà célèbre ; c'est tout simplement parce qu'il était ce que j'appelle, en souvenir de mon année congolaise, un « metrum m'bidi » (double mètre, en kiswahili, langue véhiculaire parlée en Afrique Centrale). Les noirs appelaient « metrum m'bidi » tout homme de haute taille.

Mes parents ayant donc été invités à un déjeuner de caractère familial au Vieux Jean d'Heurs, je les accompagnais.

Maginot, qui était veuf, était venu de son côté avec ses deux enfants et sa belle-mère. Les enfants étaient un peu plus jeunes que moi (j'avais neuf ans) ; le garçon pouvait avoir sept ans, la petite fille, cinq...

Quant à la belle-mère, je ne l'ai vue qu'une fois, mais elle portait un nom que je ne pouvais oublier : Madame Dargent. Dans le pays, elle passait pour... originale. En parlant d'elle, les gens se tapotaient le front du bout de l'index.

A la fin de l'après-midi, au moment où Maginot s'apprêtait à prendre congé, le vieux monsieur Freund commanda son auto pour le reconduire. Nous, comme gens de la

campagne, nous avions bien notre break hippomobile, mais Maginot n'était pas encore un personnage suffisamment important pour avoir sa propre voiture. Les automobiles étaient d'ailleurs encore très rares à l'époque en province. Dans le pays, seul le docteur en possédait une.

On attendait donc dans le salon l'annonce que la voiture était avancée, lorsqu'on entendit le petit Maginot fils dire d'une voix très claire :

« Et alors, elle arrive, la voiture du père Freund ? »

Un ange est passé. On a pu espérer que le « père Freund », un peu dur d'oreille, n'avait pas entendu. Mais la tête de ce pauvre Maginot ! Je n'ai jamais pu entendre citer son nom sans la revoir.

Elle « valait le déplacement ».

J'ai encore revu le Grand Maginot deux fois. Au cours de cette même année 1913, il y eut un meeting électoral à Robert-Espagne, la plus grosse localité du coin. Mon père s'y est rendu, et Maman et moi l'accompagnions. Comme évidemment le meeting n'intéressait pas du tout Maman, nous sommes allées chez ma grand-mère. Maginot, sur son chemin, avait pris notre cousin Paul Leblan, maire de son village, et ardent supporter.

Nous devions reprendre le cousin Paul pour le reconduire jusque chez lui. Il était, notoirement, un fervent chasseur et... un solide buveur devant l'Éternel.

En tout cas, il a abreuvé avec tant d'enthousiasme les futurs électeurs, dans le but louable de soutenir son candidat, que mon père a eu beaucoup de mal à l'amener jusque notre voiture et à l'y faire remonter.

Un an après, c'était la guerre. Maginot fut rappelé comme officier de réserve. Il est convoyé un jour dans une auto, sans doute dans un modèle du genre des célèbres taxis de la Marne, sur une route défoncée par les charrois militaires, comme avaient fini

par l'être toutes les routes de l'arrière-front. Un cahot lui fait toucher brutalement le toit du véhicule ; victime de sa grande taille, il est blessé à la tête.

Il fut hospitalisé dans un château de notre région, transformé en hôpital militaire. Ma tante, Marie Odile, est allée lui faire visite et m'a emmenée avec elle. Elle avait probablement voulu me faire connaître un aspect de la guerre, par la vue des blessés alignés dans de grandes salles.

Je connaissais déjà ce château. Il appartenait à ce vieil ami de ma famille, Charles Freund-Deschamps. Il l'avait fait construire peu avant la guerre, dans un beau site boisé, sur le territoire de la commune de Magnéville, petit village des bords de la Saulx, proche de chez nous.

Au milieu du parc, il y avait un vaste étang, où j'ai vu pour la première fois des cygnes noirs glisser majestueusement. C'est évidemment à cause de cet étang qu'on avait baptisé le château « Le faux miroir ». Je dois avouer que je trouvais ce nom déplaisant. C'était peut-être un semblant de miroir reflétant « les verdoyants ormeaux », comme dans le Menuet d'Exaudet ; mais cet adjectif « faux » me choquait vraiment. Faute d'un autre adjectif, pourquoi pas « Le miroir d'eaux » ?

Dès le début de la guerre, le vieux Freund, qui n'avait encore guère séjourné dans son nouveau château, en avait offert la jouissance à l'État pour y créer un hôpital militaire. Je me souviens bien de cette visite, sans en avoir gardé un souvenir particulier.

Par la suite, Maginot fut encore blessé à la jambe par un éclat d'obus. Devenu un personnage connu, les photos le montraient s'appuyant sur une canne.

Ministre de la guerre entre 1920 et 1930, il est mort relativement jeune — 55 ans — en 1932.

## **Ma dernière rencontre avec le vieux Monsieur Freund**

La dernière fois où j'ai vu le vieux M. Freund-Deschamps, c'était vers les années 22-25, à Robert-Espagne, chez ma grand-mère, où il était venu faire visite.

Il m'a regardée et il a dit : « C'est la fille de Jules ? Il faut la marier. »

Si j'ai retenu cette réflexion, c'est que l'ai peut-être considérée avec une certaine ironie, du haut de ma grandeur intellectuelle. Étudiante, bourré d'idées transcendantes, j'ai dû trouver amusante cette façon de ne voir à mon avenir d'autre issue qu'un mariage arrangé par des personnes bien intentionnées.

C'était bien ce que sous-entendait : « Il faut la marier ». Mon avenir, j'étais bien capable de le faire toute seule. On est pas mal prétentieux à cet âge.

C'était cependant la réaction, tout à fait normale à cette époque, d'une personne âgée à qui on présente une fille de vingt ans. Aujourd'hui, on demanderait : Quelles études fait-elle ? A quoi se destine-t-elle ?

Autres temps... !

# Quelques souvenirs de ma jeunesse

## Il ne faut jamais dire « Fontaine... »

Ma tante, Marie Odile-Delacourt, me racontait que, jeune fille, elle s'était bien juré de n'épouser ni un médecin — elle avait peur des médecins — ni un militaire ; elle n'avait pas envie de passer son existence à courir d'une garnison à l'autre.

Moralité : à dix-huit ans, elle a épousé... un médecin-militaire. Entre son mariage en 1887 et l'admission à la retraite de mon oncle en 1920, elle a déménagé treize fois.

## Un chapeau trop élégant

Dans mon enfance, les petites filles, tout comme leurs mamans, devaient porter un chapeau lorsqu'elles « sortaient »... Il eût été tout à fait inconvenant de sortir en ville sans être coiffée.

Maman avait à Bar-le-Duc une modiste attitrée, chez qui elle m'acheta, vers mes dix-douze ans, un nouveau chapeau pour le printemps. C'était une toque, faite de satin bleu pâle, élégamment drapé ; un long ruban, rattaché aux deux côtés de la coiffure, devait se nouer gracieusement d'un côté du visage. Une œuvre d'art, selon la modiste. Je l'essayai devant un miroir et ne fus guère enthousiasmée : ladite coiffure me faisait penser à une boîte à pilules, et je n'en raffolais pas, malgré sa prétendue élégance. Maman n'était sans doute pas du même avis, car elle se décida pour cette toque.

Je la mis pour la messe du dimanche suivant. Puis l'après-midi, nous nous rendîmes en visite à Couvonges, chez nos cousins Leblan. Nous étions très liés et nous voyions très souvent. Paul Leblan était un ami de jeunesse de mon père ; Mathilde Leblan était notre cousine, étant née Delacourt, et une personne charmante, très bonne amie de Maman. Quant à moi, j'adorai passer des heures dans leur très beau parc.



Au moment de les quitter, je remontais dans notre break, coiffée de ma boîte bleu pâle, lorsque Paul Leblan, plaisantin impénitent, me dit très sérieusement : « Quel joli chapeau ! S'il fait des jeunes, tu m'en garderas un. »

Ce n'était qu'une très innocente gauloiserie de ce bon vivant de cousin Paul. Cette plaisanterie ne pouvait choquer une petite fille élevée à la campagne, et j'en avais entendu d'autres du Cousin Paul.

Mais j'ai été tellement vexée que j'ai refusé catégoriquement de remettre cette fameuse toque. Comme Maman était une bonne cliente — son élégance naturelle en faisait une réclame de choix— la modiste consentit sans difficultés à la changer contre une cloche de paille garnie de cerises, peut-être moins originale, mais qui avait le mérite d'être un chapeau normal et de ne pas risquer d'attirer les quolibets.

## **Cent grammes de bonbons pour Maman**

Quand nous nous rendions à Robert-Espagne, Maman et moi, pour un séjour chez ma grand-mère Delacourt, c'était par la voie la plus directe — en réalité fort tortueuse — une longue journée de voyage, avec six changements de train.

Parties à 6 heures du matin de la station de Liège-Guillemins, nous arrivions à Robert-Espagne à 9 heures du soir, après avoir changé six fois de train à Namur, Givet, Charleville-Mézières, Sainte-Ménéhould, Verdun, Revigny, avec parfois des arrêts assez longs entre deux trains.

Vers midi, arrivées à Charleville, nous avons l'habitude de profiter de nos deux heures d'attente pour aller nous installer à la terrasse d'un café et manger notre en-cas, sur cette très jolie place du XVII<sup>e</sup> siècle où trône la statue de Charles de Gonzague, fondateur de la ville. Un ravissant décor de théâtre. Si vous passez dans la région, ne la manquez pas. Elle « vaut le détour ».

A l'un de nos retours vers Liège, nous avons un arrêt assez long vers le milieu de l'après-midi ; je ne sais plus dans quelle gare. Il faisait très chaud ; Maman décida

d'aller acheter des bonbons rafraîchissants. Plongée dans un livre, je restai assise sur le quai, tandis qu'elle sortait de la gare.

Elle trouva une boutique à proximité et demanda cent grammes de bonbons. La marchande parut surprise et répondit qu'elle ne vendait les bonbons que par quarts.  
– Non, dit Maman, c'est trop. Je ne veux que cent grammes.

La marchande répéta que ce n'était pas la coutume et que les prix étaient par quarts.

Maman, très entêtée de nature, s'obstina dans son refus d'acheter un quart de bonbons. Je ne sais pas comment elle s'y prenait, mais elle arrivait toujours à obtenir ce qu'elle voulait. Elle devait combiner son entêtement peu ordinaire avec son charme personnel, non moins réel.

Bref, après toute une discussion, Maman revint triomphalement avec ses cent grammes de bonbons.

Ce n'est qu'une fois assise dans le train qu'elle s'avisa que, dans la province française, on vendait encore les denrées par livres, et qu'un quart de livre, cela faisait... cent vingt-cinq grammes ! Elle venait de faire beaucoup d'histoires pour vingt-cinq grammes de bonbons.

Quant à la marchande, elle a dû penser qu'elle avait affaire à une cliente pas tout à fait normale.

## **L'histoire du curé de Trémont**

Racontée avec mimique appropriée par ma grand-mère.

Le brave curé de Trémont-en-Barrois était très affligé par le peu de zèle de ses paroissiens. Un beau dimanche, monté en chaire, il attaque :

« Quand je paraîtrai devant le tribunal de Dieu, il m'apparaîtra dans sa redoutable majesté pour me demander (voix tonnante) : Curé de Trémont, qu'as-tu fait de tes ouailles ? Je me quoirirai. » (Plongeon dans la chaire).

« Le Seigneur Dieu me demandera une deuxième fois : Curé de Trémont, qu'as-tu fait de tes ouailles ? Je me quoirirai. » (Replongeon).

« Mais quand le Seigneur Dieu me demandera une troisième fois (voix tonnante au maximum) : Curé de Trémont, qu'as-tu fait de tes ouailles ? Je lui répondrai : Seigneur Dieu, vous me les avez données bêtes, et je vous les rends bêtes. »

Dans son raccourci alerte, et conté par ma grand-mère, cela valait le célèbre Curé de Cucugnan.

Note : je me suis interrogée sur le verbe (patois lorrain ou expression archaïque) « quoirir ». Je pense qu'il faut le rapprocher de : se tenir coi (quietus), ne plus oser parler ni bouger de terreur.

## **Autre anecdote racontée par ma grand-mère**

Napoléon III était venu à Bar-le-Duc. Au cours de la visite d'une quelconque industrie, on lui présente de vieux ouvriers méritants. Félicitations, il serre quelques mains, etc. Un de ces vieux ouvriers, enthousiasmé, court avec ses camarades se placer sur le parcours de la voiture impériale vers la gare.

Au moment où la voiture passe à sa hauteur, l'Empereur, saluant à droite et à gauche, se tourne par hasard vers le vieil ouvrier en saluant. Et celui-ci de hurler avec enthousiasme à l'adresse d'un camarade :

« Hé ! cadet, i m'è r'queunu' »

(Il m'a reconnu — transcription aussi proche que possible de la prononciation originale).

## Savane

Savane, Jules de son prénom, avait le même âge que grand-mère Gyhra : la soixantaine sonnée quand je l'ai connu. Robuste et râblé comme un vrai lorrain, il avait de petits yeux malicieux dans une figure tannée.

C'était un excellent jardinier — on trouvait de tout dans notre potager, non seulement les légumes et les baies courantes, mais même des artichauts et des asperges — et c'était un beau jardin, ordonné et soigné. Je crois qu'il avait pour moi une réelle affection, du fait qu'il m'avait connue petite fille et parce que j'étais « belle et rose ». Comme je l'aimais bien, nous formions une paire d'amis, ou plutôt un trio, car il y avait Porthos, un énorme dogue noir qu'on lâchait dans l'usine la nuit.

Porthos éprouvait à mon égard une affection très démonstrative. Quand il m'apercevait, tournant le coin d'un bâtiment, après avoir descendu les escaliers de terre battue de la colline, il partait à fond de train. Je n'avais plus qu'à bien m'assurer sur mes deux jambes (heureusement solides), pour recevoir son grand corps dressé et ses deux lourdes pattes sur mes épaules, tandis qu'il haletait amoureusement.

Pour en revenir à Savane, la quintessence de sa philosophie s'exprimait dans l'adage suivant : « De quelque côté qu'on se tourne, on a toujours les fesses derrière. »

Expression qui lui était également familière : « C'est du provisoire qui durera longtemps ».

# **Quelques expressions entendues dans mon enfance**

## **De mon père**

Il citait ce proverbe local :

« C'est plus fort que de jouer au bouchon  
Par un temps de gel sur la côte de Trémont. »

Et cet adage : « Lorrain, grand mangeur de lard, traître à Dieu et à son prochain. »  
J'aimerais connaître le motif de cette assez vilaine opinion. Serait-elle due au fait que la Lorraine fut un pays « d'entre-deux » ?

## **Expressions souvent employée par mon père**

« Il est plus bête que méchant. »

« Être paresseux comme la pluie. » A ma question sur ce que cela signifiait,  
il me répondait : « elle se laisse tomber ».

Et pour rendre l'idée de « prêcher dans le désert », il disait : « C'est comme si je chantais Femme Sensible à la porte d'un sourd. » Femme Sensible, je l'appris incidemment, était une romance particulièrement sentimentale et langoureuse de l'époque romantique.

## **De ma grand-mère Delacourt**

« Qu'est-ce que je veux dire ? Ce n'est ni la messe, ni les vêpres. »

« Je ne peux aller plus vite que la musique. »

D'un air pas naturel elle disait : « Elle a l'air emprunté. »

« On ne peut en même temps sonner les cloches et suivre la procession. »

« Encore un repas que les Prussiens n'auront pas. »

« Que de mal, et pour mourir et ne savoir où aller. »

« Elle est faite comme un mardi- gras » (vêtue de façon ridicule).

« Mon Dieu, ayez pitié de nous et jetez des pierres aux autres. »

« Mange, tu ne sais pas qui te mangera. »

« Ça s'en va en javelles. » « Ça ne vaut pas tripette. »

Pour une personne hardie : « Elle n'est pas timide. »

« Mettre quelque chose sens-devant-derrrière. » Par exemple : « Tu as mis ton vêtement sens-devant-derrrière » (elle prononçait : san).

Pour « on sonne le glas » : « On sonne en mort. »

« Entrez, entrez. Mon mari n'est pas là, il ne vous mangera pas ! »

## D'autres (et plus outre)<sup>2</sup>

Paul Leblan disait avec bonhomie, lorsqu'à table son verre se vidait : « La route est belle. » Explication : on ne verse pas souvent. Allusion aux voitures qui versaient dans les mauvais chemins.

Une réponse de Mme Savane, à qui la remerciait : « De rien, de rien ! C'est nous qui vous remercie. »

Expression barroise archaïque : « moût » (beaucoup), employée souvent par Savane. Par exemple : « Il pleut moût. »

Ma mère avait des principes d'éducation immuables, qui se résumaient par : « Ce se fait » ou « Ça ne se fait pas ». C'est ce que j'ai appris avec mes premiers pas. J'en étais si bien imprégnée, qu'à l'âge de trois ans, ma mère pouvait m'emmener en visite avec elle, je me tenais de façon parfaite.

Ses principes étaient immuables. Certains assez surprenants, tel : « On ne met pas ensemble des bijoux d'or et des bijoux d'argent ». Ça ne se fait pas !

---

<sup>2</sup>Titre ajouté par Philippe Léon Worontzoff (son petit-fils aîné) pour plus de cohérence.

## Le profil de Monaco

J'avais entre dix et douze ans quand Maman a fait un jour une remarque qui m'a laissée perplexe et, quatre-vingts ans plus tard, je ne sais toujours pas comment le prendre.

Elle m'a dit que j'avais le même profil que Monaco. Comme j'aimais beaucoup Monaco et le trouvais très beau, j'ai préféré prendre cela pour un compliment.

Cette comparaison était assez curieuse en soi, parce que Monaco, c'était notre cheval. Et il était vraiment très beau. C'était un ancien trotteur des courses attelées de Monaco, d'où son nom. Quand les chevaux deviennent trop âgés pour participer aux courses, on les revendait parfois comme chevaux d'attelage. C'était chose courante à l'époque, où en province on se déplaçait encore beaucoup en voiture hippomobile.

Quand nous nous rendions à Bar-le-Duc, le jeudi après-midi, moi pour ma leçon de piano, Maman pour faire des courses, Monaco nous y menait en faisant les douze kilomètres de parcours au trot relevé, la tête fièrement dressée. Il avait vraiment une belle allure. Avec Grandidier, notre cocher, homme discret et qui ne manquait pas d'une certaine distinction, ils formaient un ensemble de classe. On me déposait chez mon professeur, Mme Girardin, dans la ville haute, rue du Bourg, où Maman venait me rechercher au bout d'une heure.

Mais qu'avait donc de commun mon profil avec celui de Monaco ? J'avais la tête caractéristique des Delacourt : front droit, nez droit dans le prolongement direct du front, et menton « en galoche », signe paraît-il de volonté et de personnalité, autre héritage Delacourt. Avais-je vraiment le profil de Monaco — je ne veux pas dire « chevalin », ce serait vraiment décourageant — et après tout Monaco, en tant que cheval, avait vraiment une belle tête de... cheval, et une certaine noblesse d'allure.

Il reste toutefois qu'après quatre-vingts ans, ce souvenir me plonge toujours dans un abîme de réflexions, où j'essaie vraiment de donner un sens quelconque à cette remarque énigmatique de Maman.



## Mon premier poème

Mon premier poème fut un début d'épopée. J'avais à peu près dix ans, ce qui excuse cet excès d'ambition créatrice.

Dans un bel élan d'inspiration, j'avais élu pour sujet la gloire de Richelieu. Le patriotisme laïque (et obligatoire ?) de mon livre d'histoire l'avait en effet classé au rang des héros nationaux (avec Étienne Marcel et Mirabeau, entre autres compagnons glorieux).

Cela commençait ainsi :

« Armand de Richelieu  
Était un homme sérieux.  
Il n'était pas trop bête  
Et fit bien des conquêtes ».

De toute évidence, ces quelques vers ne manquaient pas d'humour. Sans connaître le « Virgile travesti », je m'adonnais résolument à la parodie épique. Je ne crois cependant pas que j'aie, à cet âge tendre, donné un double sens au dernier vers cité.

Suivaient quelques vers sur les bienfaits de l'Édit d'Alès, qui pouvaient au moins prouver mon estime pour la tolérance spirituelle. Ça donnait à peu près ceci :

« Puis par l'Édit d'Alès  
Bien vite il réformait  
Cet Édit de Nantes  
Du bon roi Henri  
Qu'était bien en pente  
Et menaçait Paris.  
Fait en seize cent vingt-neuf,

Fort juste et bienfaisant,  
Il fit travailler comme bœuf  
Catholiques et protestants »

Ces derniers vers paraîtront peut-être d'un optimisme ingénu, mais constituent cependant un bon moyen mnémotechnique, à défaut d'autres qualités lyriques. Remarquez aussi dans le vers : « Qu'était bien en pente » la précoce hardiesse de l'élosion poétique, ainsi que la métaphore du dernier mot.

Quel est le Français, quelle est la Française qui à cinquante cinq ans de distance peut, sans hésitation, citer la date de l'Édit d'Alès ?

Et cependant je n'ai aucune mémoire des dates, ni des chiffres en général. Aussi jugez du supplice raffiné que je dus subir vers l'âge de treize ans, lorsqu'on me mit entre les mains un ouvrage scolaire intitulé « Chronologie ». On y trouvait uniquement des colonnes de dates, suivies de l'énoncé des faits historiques. Je crois me souvenir qu'on m'obligeait à en retenir au moins une dizaine pour chaque leçon d'histoire.

Manuel scolaire ? Voire ! Je crois que l'auteur de ce torturant ouvrage devait descendre en ligne directe des derniers Inquisiteurs et expérimenter avant l'heure les méthodes depuis lors éprouvées du lavage de cerveau.

## **Le ruban de l'étiquette**

(ce que je n'ai jamais raconté à personne)

On était à la fin du printemps de 1914. Deux ou trois mois plus tard, la guerre éclatait ; mais, à ce moment-là, il ne semblait y avoir encore aucun nuage à l'horizon du monde européen.

Je m'étais rendue, comme je le faisais souvent, au bourg voisin de Robert-Espagne, pour y passer la journée chez ma grand-mère. Et j'avais, comme d'habitude, emprunté le chemin sous bois qui longeait la rivière et qui permettait d'aller de notre maison à celle de Grand-mère, sans devoir faire le long trajet par la grand route et la traversée des deux villages.

Chez ma Grand-mère, j'avais trouvé mon Oncle Victor et ma Tante Marie. Mon oncle, Victor Odile, médecin militaire, avait un congé, et ils étaient venus le passer chez Grand-mère. Il devait, peu de temps après, avec le grade de général, avoir sous son commandement les hôpitaux militaires de la Meurthe-et-Moselle et des Vosges, durant toute la guerre.

Mais, ce jour-là, on ne pensait pas encore à la guerre. Mon Oncle arborait un costume civil tout neuf ; au revers du veston, ma Tante avait fixé le ruban rouge de la Légion d'Honneur agrémenté de la rosette d'officier. Ma Tante l'avait fait remarquer, parce que mon Oncle l'oubliait toujours, s'il changeait de costume.

Nous sommes partis faire une promenade et, en traversant le village, nous avons rencontré notre médecin, le Dr. Tissot. C'était un vieil ami de mon Oncle : ils avaient fait leurs études de médecine ensemble. Le Dr. Tissot s'exclame : « Dis donc, quel beau costume ! ». Et suivent des commentaires admiratifs sur ledit costume. Croyant faire une fine plaisanterie, je dis : « Mais on a oublié le ruban de l'étiquette ». Ma Tante s'est esclaffée ; elle avait l'air ravie par ce qu'elle avait pris pour une remarque naïvement enfantine. Par la suite, elle a répété à qui voulait l'entendre mon « mot d'enfant ».

J'aurais pu protester : à dix ans, on sait tout de même ce que c'est que la Légion d'Honneur ! Je n'ai rien dit. J'avais compris que, prise pour une naïveté enfantine, ma sottise plaisanterie était beaucoup plus drôle. Et puis, je n'aurais pas eu le cœur de décevoir ma Tante. Elle avait l'air si enchantée !

Voilà, c'est fait : je l'ai raconté. J'ai enfin sauvé mon honneur.

## **Ce siècle avait quatre ans... ...et demi**

(Je fais ici allusion à un vers de V. Hugo : « Ce siècle avait deux ans. Rome remplaçait Sparte... »).

Non, je ne me prends pas pour un Victor Hugo en jupons. C'est une simple réminiscence. Elle me rappelle seulement qu'en cette année 1965, je suis une dame... disons d'un certain âge. Je ne me sens pas encore une vieille dame.

Je m'étendrai quelque autre jour sur cette illusion, je me plais à dire ce don, de jeunesse.

Revenons-en à ma naissance. Elle présente quelques particularités curieuses.

Primo : j'exhibe une fausse date de naissance sur ma carte d'identité. Cette fraude involontaire est due à mon extrait d'acte de naissance, dont l'original, dressé par un prêtre catholique pour une citoyenne française (moi !), porte la date russe et la date occidentale sous cette forme : 3/16 août 1904. Une incompréhension de cette date bizarre par l'employé liégeois qui m'inscrivit au registre de la population de ma bonne ville adoptive, m'a fait naître erronément le 3 août. Il est vexant de se voir vieillir de treize jours.

Secundo : je suis née avec trois heures de retard. Ma mère avait en effet décidé que je naîtrais le 15 août, jour de fête de ma grand-mère Gyhra. Je suis née le 16, à trois heures du matin. Je ne puis en être tenue pour responsable. Mais j'attribue à cette circonstance malheureuse le fait que j'ai toujours eu une propension à arriver en retard. Ces trois heures fatidiques, je n'ai jamais pu les rattraper.

Dernière singularité : l'acte de baptême, dressé par l'honorable prêtre et qui, selon la coutume russe de l'ancien régime, me servait d'acte officiel de naissance, porte que je suis née à l'Usine à soude de Berezniki. Je puis assurer que je ne suis cependant ni un produit chimique, ni une matière synthétique.

Berezniki a eu son heure de célébrité. Non parce que j'y suis née ; on n'accolera pas son nom de modeste cité au mien, à l'instar de Zénon d'Élée. Quoique Berezniki soit devenu à l'heure actuelle, paraît-il, un centre industriel important, il ne fut d'abord connu à Liège que par les membres de ma famille qui passèrent par notre Alma Mater. Je suis la dernière de la famille à être née à Berezniki, et la septième native de Berezniki à m'être inscrite à l'Université de Liège.

Ce nom d'une lointaine petite cité industrielle aux confins de l'Oural y était si connu, que l'appariteur, en prenant mon inscription au début de l'année académique, ne s'informait même plus de son orthographe.

Bref, je naquis par un beau jour d'été sous  $60^{\circ 3}$  de Latitude Nord.

Mon grand-père Gyhra fut mon parrain et ma grand-mère Delacourt ma marraine.

---

<sup>3</sup>À vrai dire  $59^{\circ} 25'$  nord et, pour tout dire, à une longitude de  $56^{\circ} 45'$  est.

## **A propos de mon prénom**

Ma mère remarquait un jour qu'il était heureux que ma grand-mère et marraine n'ait pas exigé que je porte son prénom. A vrai dire, une telle exigence n'était point dans sa nature.

Le prénom d'Idalie eût certes paru vieillot, voire même ridicule. Mais à mon avis, quoique je préfère n'en avoir pas été affublée, il ne manque pas d'une certaine grâce romantique. De vieilles cousines contemporaines de ma grand-mère s'appelaient Elvire et Zéma. Dans quel roman d'une sentimentalité délirante fut puisé ce dernier prénom ? Quant à Elvire, ô Lamartine, que d'ingénues ont rêvé de tes pâles amours !

Malgré une très brève rencontre, je n'ai pas connu la Tante Elvire, mère de Paul Bail, mais je me souviens de Tante Zéma.

Cette cousine (je ne sais à quel degré) faisait partie des cousins d'Angers. Ayant été, en 1913, invités à faire un séjour chez les cousins Bail, sur la Côte, au Nord de Nantes, nous sommes allés faire visite aux cousins Laigle, sur une plage voisine. J'ai conservé de Tante Zéma un souvenir impérissable : ses cheveux gris étaient coiffés en boucles encerclées d'un ruban mauve, et j'ai trouvé qu'elle ressemblait à un gâteau d'anniversaire.

En France, on appelait souvent Oncle et Tante les parents de la génération précédente, ou, s'ils n'étaient pas très âgés, du nom de cousin (cousine) suivi de leur prénom.

## **Et à propos de mon nom**

Quand on demandait à mon père en combien de mots s'écrivait son nom, il répondait dignement : « En un seul, je ne suis noble que de cœur. »

## 1918 (souvenirs de la guerre)

Durant la dernière année de la guerre, je suis restée à la maison à Beurey d'avril à octobre. L'Institut où j'étais pensionnaire avait été momentanément fermé, après les vacances de Pâques, à cause des bombardements sur Paris.

J'allais donc souvent passer un bon moment chez ma grand-mère, but de promenade. J'étais très attirée par la bibliothèque de mon père, entreposée chez elle. Je venais d'y découvrir une prestigieuse édition complète de Victor Hugo, dans laquelle je me plongeais avec délice. Et puis, il y avait l'attraction du grenier, un de ces immenses greniers d'autrefois, couvrant toute la maison et rempli de merveilles.

J'allais sur mes quatorze ans. Dans ces promenades, j'emmenais parfois Mima. Elle était extrêmement fière d'aller se promener avec moi ; c'était pour elle une véritable fête. Comme tous les petits enfants, elle s'identifiait à un enfant plus âgé, l'adolescente que j'étais déjà. Nous prenions le petit chemin sous bois, le long de la Saulx, que j'ai déjà décrit avec tant de plaisir.

Un beau matin, je l'avais donc emmenée avec moi et, en arrivant dans le jardin de ma grand-mère, nous y avons trouvé un jeune officier américain qui y prenait l'air.

Nos villages du Barrois étaient, à cette époque, dernière année de la guerre, occupés par les troupes au repos des Américains venus relayer les combattants français dans la région de Verdun. Ma grand-mère, comme tous les habitants de la Zone des Armées, logeait chez elle un ou deux officiers. Ils se montraient toujours d'une déférence affectueuse vis-à-vis de cette vieille dame, qui accueillait avec une gentille hospitalité ces braves garçons si loin de chez eux, pensant sans doute à son propre petit-fils, lieutenant d'artillerie, combattant en Argonne.

Le jeune officier américain, qui logeait chez ma Grand-mère, a souri à la petite fille blonde que je tenais par la main. Il a demandé : « What's her name ? », et son prénom de Mima a paru l'enchanter.



J'ai d'autres souvenirs de ces soldats américains qui venaient au repos dans nos villages. Chez nous, dans notre maison sur le haut du coteau, une bonne demi-douzaine s'étaient confortablement installés au second étage, avec un certain sans-gêne que n'avaient jamais manifesté les officiers français que nous avions logés auparavant ; mais c'étaient de braves garçons, qui se sont toujours montrés très corrects vis-à-vis des deux jeunes femmes qui les logeaient. Chose d'autant plus appréciable que la maison était isolée. Avant de partir, ils nous ont donné d'énormes morceaux de lard salé et des boîtes de conserve, ce qui a enchanté ma mère et ma jeune Tante.

Nous étions loin d'être privés de tout, comme on l'était en Belgique occupée, où la famine sévissait durement, ni même comme on le fut en France et en Belgique durant la dernière guerre. Mais les Français étaient quand même rationnés pour certaines denrées : le pain, le sucre, la viande, le pétrole (on s'éclairait encore au pétrole en province) et les produits exotiques, tels que le café, étaient rares. Mais, vivant à la campagne, nous ne manquions de rien d'essentiel. Notre fermière nous fournissait le lait et le beurre ; nous avions des poules et des lapins dont notre vieux Savane aidait Maman à s'occuper ; il cultivait nos légumes et nous récoltait des fruits.

Un petit arrêt pour penser à Savane, un des meilleurs amis que j'aie jamais eus. Cher vieux Savane ! Je le revois, arrivant le matin, pour couper du bois ou faucher la pelouse. Il surgissait dans le jardin, en haut des marches taillées dans le flanc du coteau, annonçant, la mine épanouie : « L'air est fraîche et pure ». Jolie formule, mais pourquoi mettait-il l'air au féminin ? Mystère...

Il faudra qu'un jour je consacre un feuillet de mes souvenirs à mon vieux Savane.

Encore un petit souvenir personnel... La mode avait lancé parmi les adolescentes, en ce printemps 1918, de confectionner une petite mascotte faite de brins de laine, noués de façon à former deux petites poupées, représentant un garçon et une fille, baptisés Rintintin et Nénette. On les accrochait à son vêtement, côté cœur et ils étaient censés porter bonheur. Je m'étais fabriqué cette petite mascotte, et je la portais un jour où je traversais le village. Un soldat américain me l'a gentiment demandée, et je la lui ai tendue sans hésiter. J'espère qu'elle lui aura porté bonheur.

Vous qui voudrez bien me lire, ne cherchez dans ces récits rien de bien important. Ce ne sont que les souvenirs d'une adolescente à peine sortie de l'enfance. Tandis que j'écris, je la vois passer, petite silhouette souriante, dans un coin de ce vaste paysage qu'ont le privilège de pouvoir contempler ceux qui sont arrivés « sur le haut de leur âge ».

Septembre 1993.

## Mima et Jacques (1917 – 1918)

Jacques est né le 2 novembre 1916, à Paris comme Mima et quinze mois après elle. Leurs parents venaient d'arriver de Russie, via les Pays Scandinaves et l'Angleterre. Leur père, devançant le rappel des Belges établis à l'étranger, venait rejoindre l'armée belge regroupée sur l'Yser.

Leur tante maternelle, Élise Delacourt, devenue veuve six jours après la naissance de Jacques, vint chercher sa sœur et ses neveux, et les emmena chez elle, à Beurey, village du Barrois, à douze kilomètres au sud de Bar-le-Duc. Ils vécurent à Beurey les deux dernières années de la guerre.

Mon père avait été, depuis 1912, directeur d'une fonderie. Nous habitons au-dessus de l'usine, en haut du coteau, une maison isolée, à l'écart du village. L'usine s'étendait au bord de la Saulx, rivière qui traverse le Barrois du sud au nord. Nous avons un grand et beau jardin et la forêt de Troisfontaine, en bordure de laquelle s'élevait la maison, lui faisait un cadre agréable. Ce séjour de deux années en pleine campagne a certainement été bénéfique pour mes petits cousins. J'y avais déjà moi-même gagné une santé solide.

Dès mon adolescence, j'ai été intéressée par les petits enfants ; autrement je n'aurais pas gardé de souvenirs aussi précis de mes petits cousins, les premiers bébés avec qui j'ai vécu. A ceux qui pensent que les bébés n'ont encore aucune personnalité, je dirai que leurs réflexions parfois très drôles, parfois touchantes ou pleines de logique et, même avant qu'ils ne sachent s'exprimer, leurs réactions si spontanées, révèlent dès leurs premiers mois des caractères déjà bien affirmés.

Les petites anecdotes qui suivent, et qui ont pour héros mes petits cousins, le montreront suffisamment.

Mima avait elle-même abrégé son prénom de Marie-Marthe, bien solennel pour une petite fille. Ce joli surnom lui est resté pour tous ses proches. Elle avait, dès ses premiers mois, manifesté un singulier génie de l'abréviation. Elle appelait ma Grand-

mère, Mme Delacourt : Macourt. Ma Tante, Mme Odile, était : Modine, et mon institutrice, Mlle Lorette : Moëtte, surnom qui a été adopté dans la famille pour cette fidèle amie de sa Tan Li. C'est elle aussi qui a ainsi abrégé le nom de Tante Élise, petit nom affectueux que lui ont donné par la suite ses nombreux neveux et nièces.

Pendant les promenades dans la campagne ou la forêt, avec sa maman, sa Tan Li et Jacques, Mima voulait toujours marcher près de sa grande cousine Mémaine, en lui tenant la main. Elle se sentait sans doute ainsi une grande fille et répétait fièrement ce qu'avait un jour dit sa Maman : « Les jeunes filles avec les jeunes filles ».

Un jour, à la grande stupeur de sa Maman, Mima déclama d'un ton tragique : « Oh Ciel ! Toute la Chine est par terre en morceaux ! » Explication : la grande cousine Mémaine venait de découvrir Victor Hugo.

Lors d'une visite à Couvonges, le village voisin, chez les cousins Leblan, nous prenions le thé dans le parc, un très beau parc avec des arbres centenaires, un ruisseau d'eau vive et un étang avec un petit pont rustique menant à un îlot. Pendant que les dames bavardaient, Mima disparaît. Inquiétude, appels, recherches dans tous les coins du parc ; on songe avec angoisse à l'étang. On retrouva Mima au milieu de vingt mètres carrés de framboisiers. Les framboisiers étaient chargés de fruits.

Mima avait reçu une « Histoire Sainte » en images. L'une des illustrations l'impressionnait beaucoup et elle demandait souvent qu'on la lui explique - un laboureur jure vilainement contre son cheval : « Que le Diable l'emporte ! ». Et l'on voit le Diable en personne, cornu, barbichu, ricanant, surgir de terre et emporter le cheval !

Tan Li avait l'habitude de regarder chaque matin le thermomètre placé à l'extérieur de la porte d'entrée. On l'entendait dire parfois : « Le thermomètre descend ». Elle trouva un jour Mima assise en haut des marches menant au jardin. « Pourquoi ne vas-tu pas au jardin ? » lui demande Tan Li. « J'ai peur que le thermomètre descende sur moi ! ».

On n'est jamais trop prudent.

S'il a jamais existé un ordre (ou peut-être une secte ?) de papyrivores, Jacques y eût pu faire figure honorable. Malheur au journal qu'on laissait à sa portée : on le retrouvait les coins rongés.

Mima raffolait d'une sorte de poupée qu'on appelait « une Tonton ». Haute d'une quarantaine de centimètres, elle était entièrement en carton-pâte et représentait un bébé, étroitement emmaillotté à l'ancienne mode et coiffée d'un bonnet, les vêtements peints en blanc et bleu sur le carton-pâte. On entendait parfois un cri désespéré : « Maman ! Jacquot a mangé ma Tonton ! ».

Il ne restait plus à Tan Li qu'à acheter, à son prochain voyage à Bar-le-Duc, une nouvelle Tonton pour remplacer la malheureuse, amputée d'un bras ou d'un morceau de crâne par le papyrivore, qui s'était secrètement délecté de carton-pâte.

Il existe une photo de Jacques, âgé de vingt mois, prise dans la cour de l'école primaire de Beurey. On avait sans doute profité du passage du photographe local, venu « tirer en portrait » les élèves de Moëtte. On peut voir sur cette photo, un petit blondinet en robe blanche à col marin. L'air résolu, il tient fermement à deux mains un manuel d'arithmétique qu'il a chipé dans la classe de Moëtte.

Aucune passion précoce pour les mathématiques, d'ailleurs. Un coin rongé du livre révèle qu'il s'est livré à quelques déprédations sur le matériel scolaire et qu'il a refusé de lâcher l'objet d'une passion qui n'avait rien d'intellectuel.

Le Papa de Jacques et Mima est revenu en permission. On entreprend une grande randonnée en brouette autour du jardin. Mima, de caractère très décidé, et consciente de ses droits d'aînée, s'installe la première dans la brouette-carrosse. Grand tour de jardin. Mima refuse catégoriquement de descendre. Jacques, toujours doux et conciliant, ne proteste pas. Deuxième tour de jardin.

« Maintenant, dit Papa, tu descends : c'est le tour de Jacques. »

Mima descend majestueusement de sa brouette, aide avec beaucoup de condescendance à installer son petit frère, et lui recommande sévèrement : « Et surtout, Jacquot, un seul tour ! Fasse pas comme Mima. »

Durant ces années de guerre, où les troupes descendant de Verdun ou de la Forêt d'Argonne, venaient au repos dans nos villages du Barrois, on voyait souvent, garée sur le chemin qui menait de notre maison au village, une cuisine roulante. Petit véhicule muni d'un fourneau, rappelant les charrettes des marchands de friture, il était destiné à maintenir au chaud la soupe qu'on transportait jusqu'aux tranchées. Transportée ensuite dans des bidons sur quelques kilomètres de boyaux boueux, elle devait parvenir plutôt tiédasse aux poilus, qui ne pouvaient guère se montrer difficiles.

Ces cuisines roulantes étaient la passion de Jacques. Dès qu'il en voyait une, il tombait en extase : « Oh ! une cuisine roulante ! ». Il faut dire que les tracteurs qui, vingt-cinq ans plus tard, ont enchanté mes enfants en vacances à la campagne, n'étaient encore que des innovations inconnues dans nos villages, où l'on utilisait toujours la charrue et le cheval de labour de nos ancêtres.

La vision d'un laboureur guidant son cheval, sur le haut du plateau qui dominait notre village, est restée curieusement liée pour moi à des leçons de catéchisme. Mais cela, aurait dit Kipling, est une autre histoire.

Enfants de guerre, Mima et Jacques ont maintes fois entendu les soldats cantonnés dans le village chanter « La Madelon ».

En pleine rue de Liège, avec la totale ingénuité de petits paysans sortis de leur village, il entonnaient La Madelon avec enthousiasme et avec quelques variantes de leur cru, telles que : « Elle rit. C'est une maquée sévère. » (« C'est tout le mal qu'elle sait faire. »).

## Récit de la visite que fit Élise Delacourt-Gyhra à son frère Albert

Peu avant la mort de celui-ci (tué durant une attaque contre les lignes allemandes, près d'Arras, le 9 mai 1915).

Maman et Oncle Albert étaient très proches l'un de l'autre. Ils avaient beaucoup d'affinités, tenant tous les deux de la branche autrichienne de la famille. Maman eut la consolation de pouvoir passer quelques moments avec son frère, peu avant la mort de celui-ci. Ce devait être, si mes souvenirs sont bons, en mars 1915.

Entreprendre le voyage qu'elle fit pour le rejoindre dans le village de Champagne où sa formation était au repos, était se lancer dans un périple vraiment aventureux.

Ceci demande quelques commentaires sur la situation où se trouvaient, pendant la guerre de 14-18, les gens qui, comme nous, résidaient dans la « Zone des armées ». Cette zone comprenait, sur un assez large territoire, toute la région située le long de la ligne de front. Au N-E, les parties des départements de la Meurthe-et-Moselle, de la Meuse, et, en Champagne, de la Marne, situées au sud de cette ligne de front. Les troupes qui combattaient en Argonne, et plus tard à Verdun, venaient au repos dans nos villages du Barrois. Des chambres pour les officiers étaient réquisitionnées en permanence chez l'habitant. Les soldats campaient dans les granges. Nous avons, durant toute la guerre, logé un officier dans une chambre du deuxième étage.

Les civils ne pouvaient circuler dans cette zone des armées, même pour aller d'un village à l'autre, sans un « laissez-passer », délivré par la Commune. Dans les gares des localités un peu importantes, des gendarmes surveillaient les allées et venues, vérifiaient les laissez-passer des voyageurs qui débarquaient, et questionnaient sur les raisons de leur séjour ceux qui étaient étrangers à la région.

Il faut ajouter que les soldats, au front depuis août 1914, n'avaient encore joui d'aucune permission. On n'envisageait pas évidemment, durant cette première année de guerre, que cette terrible guerre des tranchées durerait quatre interminables

années. D'autre part, les visites aux soldats au repos étaient strictement interdites. Les soldats eux-mêmes ne devaient pas, en principe, indiquer dans leur correspondance le lieu où ils se trouvaient, afin de ne pas donner, aux espions éventuels, de renseignements sur les positions des troupes.

C'est de façon tout à fait clandestine que Maman entreprit d'aller voir Oncle Albert, celui-ci lui ayant écrit qu'il se trouverait, pour une courte période, au repos dans un village de Champagne, aux environs de Châlons-sur-Marne.

Afin de trouver au besoin une aide sur les lieux, elle avait pris la précaution de s'informer de l'adresse d'un vieux Monsieur, habitant de cette ville, que nous avons rencontré deux ou trois fois. C'était un vague parent de nos cousins Leblan, propriétaire d'un établissement thermal à Sermaize-les-Bains, petite ville d'eau proche de Saint-Dizier. Maman s'embarqua donc. Elle descendit à Châlons-sur-Marne et, dans la gare, fut interceptée par les gendarmes, et questionnée sur les raisons de son séjour dans la ville. Il faut dire que Maman était une belle jeune femme, que l'on remarquait pour son élégance naturelle. Est-ce pour cette raison que les gendarmes ont cru devoir s'assurer qu'ils n'avaient pas affaire à une espionne de plus ou moins haut vol ?

Les officiers qui circulaient ou s'asseyaient à la terrasse des cafés, dans les villes de l'arrière-front, étaient souvent accompagnés de séduisantes personnes, dont le seul souci semblait être de les distraire (c'est du moins ainsi que je devais voir les choses à l'âge de dix ans). Occupation qui pouvait passer pour patriotique, mais sait-on jamais !

Pendant les premiers mois de la guerre avait aussi régné une véritable épidémie d'espionnisme — on voyait des ennemis partout — encore entretenue par de grandes affiches où l'on voyait une énorme oreille rose se détacher sur fond violet. Elles proclamaient : « Taisons-nous, méfions-nous. Les oreilles ennemies nous écoutent. »

En tout état de cause, Maman fut « cuisinée » par les consciencieux représentants de l'ordre. Que venait-elle faire au juste à Châlons ? Une simple visite à des parents ou des amis ne semblait pas un motif suffisant.

Maman ne manqua pas d'ingéniosité à l'occasion. Elle se livra alors à une comédie émouvante. C'est d'une voix larmoyante qu'elle déclara se rendre au chevet d'un vieil



oncle malade, qui demandait instamment à la voir. Son ton devait suggérer que le pauvre homme n'en avait plus pour longtemps. Un gendarme fut dépêché pour l'accompagner jusqu'au domicile du « vieil oncle, afin de vérifier ses dires. La porte à peine ouverte, Maman se précipita au cou du vieux Monsieur, en criant : « Bonjour, mon Oncle ! Est-ce que vous allez mieux ? » L'honorable citoyen de Châlons ne succomba pas heureusement au saisissement qu'avait dû lui causer l'annonce de cette parenté tombée du ciel. Il eut la présence d'esprit de réagir comme il convenait.

Maman pu, sans plus d'ennuis, gagner, par le tortillard local, le village où était cantonné Oncle Albert. Ce fut une grande joie pour elle, car elle ne l'avait pas revu depuis qu'il était revenu en congé à Liège durant l'été 1912, et plus tard un peu de réconfort, car la mort de son frère lui causa beaucoup de chagrin.

Elle avait pu trouver à se loger dans le village, car les villageois étaient volontiers complices des militaires pour recevoir clandestinement l'épouse où les parents qui n'avaient plus revu leur soldat depuis de longs mois.

Maman elle-même a plusieurs fois accueilli la femme d'un officier qu'elle logeait. Pour se mettre en règle, elle devait demander à la Mairie une autorisation de séjour pour « une cousine », sous l'œil goguenard du maire, un brave fermier, qui n'était pas dupe de l'histoire. Il savait très bien de quel genre de « cousine » il s'agissait.

Au début de 1919, Maman reçut l'autorisation de se rendre en Belgique et put enfin revoir tous les siens. Quelle joie pour elle qui ne les avait pas revu depuis l'été 1913 ! Elle trouva malheureusement Grand-mère et Tante Juliette gravement malades. On s'attendait déjà à ce que Grand-mère ne vive plus très longtemps. Grâce à une nature exceptionnellement robuste, elle vécut encore un an et demi, mais dans quelles souffrances !

Maman, que rien ne retenait plus en France, décida de revenir vivre chez ses parents et de se consacrer à soigner Grand-mère et tante Juliette (qui devait mourir la première en juin 1919). Elle rentra dans le courant de mars à Beurey, pour procéder à son déménagement.

Elle se rendit également à ce moment à Arras, accompagnée de la fidèle Moëtte, pour essayer de retrouver le corps d'Oncle Albert. Elles visitèrent trois grands cimetières militaires dans la région d'Arras, mais bien en vain. Il est fort probable qu'après les hécatombes qu'étaient les attaques dans la Somme et dans la région d'Arras, il y avait tellement de morts, qu'on ne prenait guère de précautions pour qu'on pût plus tard les identifier.

On avait renvoyé à mes parents la médaille d'identification d'Oncle Albert, comme preuve de sa mort. Je sais que ces médailles devaient être striées d'un sillon qui permettait de les casser en deux ; une moitié de la médaille devait être renvoyée à la famille, l'autre conservée dans les archives militaires en vue d'identification du soldat disparu.

Je pense qu'il y eut, au début de la guerre, pas mal de confusions de ce genre dans bien des domaines.

Grand-mère avait fait monter cette médaille sur un bracelet en mailles, qu'elle ne quittait pas. Je crois qu'elle fut, sur sa demande, enterrée avec ce bracelet.

## Mes souvenirs personnels d'Oncle Albert

Je suis aujourd'hui la seule du clan familial à me souvenir d'Oncle Albert, et si je tiens à noter mes souvenirs, c'est qu'ils me sont restés très affectueux.

J'allais avoir huit ans quand Oncle Albert est revenu faire un séjour chez ses parents, à Liège, au printemps de 1912.

Dès son embarquement à Boulogne-sur-Mer, il est venu passer quelques jours chez nous, à Beurey, avec Grand-père et Grand-mère, qui étaient allés l'accueillir à Boulogne. Il logeait chez nous, dans la chambre d'amis du deuxième étage, tandis que grand-père et grand-mère logeaient à Robert-Espagne, chez ma Grand-mère Delacourt, qui pouvait les recevoir plus commodément. Notre cocher allait les chercher tous les matins pour passer la journée avec nous.

Oncle Albert m'avait apporté une jolie poupée, une pêcheuse boulonnaise, portant la grande coiffe de tulle en éventail.

En août, mes parents et moi sommes venus faire un séjour à Liège. Pour fêter le retour d'Oncle Albert, les Vorontsoff<sup>4</sup> sont aussi arrivés de Russie. Nous étions seize dans la grande maison de la rue Fond-Pirette. De ce séjour, j'ai évidemment gardé le souvenir de nos jeux, Raoul, Nora<sup>5</sup>, Dora<sup>6</sup>, Léon<sup>7</sup> et moi, dans le cher jardin de Fond-Pirette.

Et puis, il y a eu la journée des photos ; toute la famille s'est déplacée en bloc. On a d'abord posé pour la grande photo de toute la famille : Grand-père et Grand-mère assis au premier plan, leurs trois petits-enfants debout à côté d'eux ; leurs dix enfants et leurs

---

<sup>4</sup>Les Воронцовы — le nom de famille Воронцовъ (nom alors orthographié avec un “ъ” final) au pluriel comme il se fait en russe pour désigner plusieurs membres d'une même famille, ce d'autant plus qu'il n'y a aucun article définit en russe — transcrit: « Vorontsoff » pour marquer qu'il s'agit du nom russe alors que ceux étant finalement venu vivre en Belgique ont, du fait de leur parcours, vu leur nom être transcrit: « Worontzoff ».

<sup>5</sup>Surnom d'Éléonore (Gyhra).

<sup>6</sup>Surnom de Дороти (Николаевна Воронцова; patronyme et nom sont accordés en genre en russe).

<sup>7</sup>Traduction du prénom de Левъ (Николаевичъ Воронцовъ)

trois gendres étagés derrière, sauf Raoul, que le photographe avait eu l'idée de placer assis par terre devant ses parents ; les genoux et les bras croisés, il semble assez bizarrement supporter le poids de toute la famille sur ses épaules.

Puis les dix enfants Gyhra se sont faits photographier ensemble. Deux très belles photos. Sur l'une d'elle, ils se sont placés par ordre d'âge ; ma mère, l'aînée, avait 32 ans, Nora, la cadette, 12 ans. Une belle famille et un beau souvenir.

Maman et Oncle Albert étaient très proches l'un de l'autre. Ils tenaient tous deux, de leur ascendance viennoise, leur finesse et leur élégance physiques et morales, et un charme certain. Oncle Albert avait reporté sur moi l'affection qu'il avait pour ma mère.

Il est venu nous embrasser, en octobre, avant son embarquement à Boulogne, accompagné de Grand-père et d'Oncle Alfred.

Il m'a envoyé une carte illustrée de chaque escale, et plus tard d'Argentine. Dans l'une d'elles, il m'écrit qu'il a conservé au revers d'un veston un fil que j'y avais attaché. Il est donc naturel que j'aie gardé de lui un souvenir très affectueux.

Mars 1996.

# Une grande fille avec deux tresses

(Un souvenir à propos de Tante Nora).

Durant l'automne 1911, j'ai fait mon premier trimestre scolaire dans une école primaire de Liège, située à l'entrée de la rue de la Casquette, juste derrière l'Opéra Royal. J'ai gardé un souvenir agréable de ce trimestre ; les leçons m'intéressaient, et la maîtresse était très gentille. J'avais toujours de bonnes notes, parce que j'avais déjà appris à lire, écrire et compter avec Maman, durant notre séjour précédent à Bruxelles. Mes parents, n'y prévoyant pas un long séjour, n'avaient pas jugé bon de m'envoyer à l'école. Bref, j'en ai gardé de bons souvenirs. Je relate ici le plus intéressant.

Un beau jour, avec ma classe de première primaire, je suis sortie en récréation. Un peu plus tard, les « grandes filles » de 6<sup>e</sup> sont aussi sorties dans la cour. J'ai dit à une de mes petites compagnes : « Voilà ma Tante . » Elle m'a dit : « C'est la maîtresse ? » — « Non, c'est la grande fille avec deux tresses. »

Elle n'a pas voulu me croire.

Et cependant, ma Tante Nora, âgée de onze ans, était bien une grande fille de 6<sup>e</sup> primaire, avec deux tresses. Ce que je trouve curieux aujourd'hui, c'est que je n'ai pas insisté. J'aurais pu l'assurer que c'était vrai et lui expliquer nos âges rapprochés, chose peu ordinaire entre une tante et sa nièce. Avais-je compris que, pour cette petite fille, un oncle ou une tante étaient forcément des personnes de l'âge de ses parents, et que ce que je lui disais ne pouvait lui paraître qu'invraisemblable ?

## Un petit chemin le long de la Saulx

« L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours. »

Jean de La Fontaine.

Quand j'allais passer la journée chez ma Grand-mère — et j'y allais souvent pendant les vacances — au lieu de faire le long trajet par la grand route en traversant les deux villages, je prenais, par beau temps, le petit chemin sous bois qui longeait notre jolie rivière. Raccourci et agréable promenade.

Je quittais notre maison isolée sur le haut du coteau par la porte du jardin proche de la cuisine et je remontais, sur une cinquantaine de mètres, le sentier qui longeait le haut du jardin et l'enclos où étaient parquées les poules et où mon vieil ami Savane avait installé une ruche. A droite, le chemin courait en bordure du talus herbeux du chemin de fer local; au-delà, c'était déjà la forêt.

J'arrivais en haut du chemin, et c'était alors la plongée abrupte vers la rivière. Le sentier dévalait en pente raide, couloir étroit et plein d'ombres tapissé d'aiguilles glissantes, entre deux hauts murs d'épicéas. Et je plongeais aussi, m'élançant à fond de train, pour arriver en bas après une descente record.

Le sentier suivait alors la rivière, qui coulait paisible entre les saules ; à droite, le talus s'était élevé, touffu, couvert de buissons et de jeunes arbres qui rendaient invisible la voie ferrée.

Il y avait là, le long de l'eau, un petit pré que j'aimais particulièrement. Au printemps, il était tout brodé de fleurettes. Mais en septembre, c'était un enchantement : tout le petit pré était constellé de colchiques, menues étoiles mauves, ravissantes petites fées maléfiques. Quand je rentrais, au crépuscule, il n'y avait plus sur le pré qu'une centaine de petites bougies, minces tiges de cire blanche coiffées d'une flamme violette : les petites fées maléfiques dormaient sous leurs bonnets de soie mauve.

Le sentier continuait, entre la rivière bordée de saules et de peupliers et le haut talus couvert de buissons, et j'arrivais bientôt au Ru du Puits. C'était une source abritée d'une dalle ; le ru en filtrait, si menu que ce n'était qu'un friselis sous la mousse. Il allait vite achever sa courte vie en rejoignant la rivière.

Encore deux ou trois cents mètres sous les feuillages, et j'arrivais à une large boucle de la Saulx ; elle filait vers l'entrée nord du village de Grand-mère, et je la quittais. Je n'avais plus devant moi que des champs, et le sentier se terminait aussi. A droite, la Forêt de Troisfontaines était réapparue ; ses frondaisons majestueuses décrivaient une longue courbe. Je pouvais voir la route, après la dernière maison du village, passer sous le viaduc et s'enfoncer dans la forêt jusqu'à l'Abbaye cistercienne en ruines, à cinq kilomètres de là.

A l'orée de la forêt, où nous allions parfois faire une promenade, on trouvait, dans une niche abritée de feuillages, un personnage appelé Saint Louvent. En bois polychrome assez déteint, il portait un costume dont je me souviens vaguement comme d'une tenue de soldat romain. Que faisait ce brave Saint Louvent à l'entrée de la forêt ? Personne ne sachant plus à quoi il devait son auréole, il avait dû, un beau jour, être expulsé de l'église et relégué dans ce coin sylvestre. Un bouquet de fleurs des champs gisait parfois à ses pieds, gentille offrande de quelque fillette en promenade.

En quittant la rivière, je traversais par d'étroites sentes quelques parcelles cultivées, et j'arrivais enfin à la porte qui s'ouvrait sur le fond du jardin de Grand-mère. Je savais qu'elle m'attendait pour me préparer une magnifique crêpe dorée et moelleuse.

Du haut de mon âge, d'où j'ai le privilège de pouvoir contempler toute ma vie comme un vaste et beau paysage étendu devant moi, je le revois, ce petit chemin sous bois le long de la Saulx. Il est là, dans ce coin de mon enfance, dans ce vert paradis où mon cœur et mon esprit se sont ouverts à la beauté du monde.

Mais il n'est pas relégué dans le tiroir aux souvenirs. Je le parcours encore souvent d'un bout à l'autre. Je dégringole le sentier sur les aiguilles de pin glissantes ; je m'arrête pour rêver devant le féérique petit pré aux colchiques ; je tends l'oreille pour capter le gazouillis du ru sous la mousse ; je fais de loin un petit signe à ce brave Saint Louvent pour qu'il sache que quelqu'un au moins ne l'oublie pas dans sa solitude. Et

voici déjà, au-delà des champs, la porte du jardin de Grand-mère... Et je viens de le parcourir encore une fois, ce petit chemin sous bois.

Rien n'a changé et j'ai toujours treize ans.

« De mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir un jardinier. » C'est, en substance, ce qu'exprimait sur la relativité des choses de ce monde, ce charmant Monsieur de Fontenelle, celui qui savait si bien parler des étoiles aux marquises.

Le temps a-t-il vraiment passé ? Que chantait donc encore le prince poète Charles d'Orléans ? :

« Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame !  
Las ! le temps, non... Mais nous, nous allons. »

Le temps n'est qu'un chemin sans fin qui traverse l'Éternité. Pèlerins sur cette longue route, nous avançons pas à pas sur le trajet qui nous y est dévolu. Mais l'heureux don de mémoire peut nous les rendre, étapes parcourues encore si proches que nous revivons notre jeunesse.

Un de ces jours, je mourrai jeune. Et ce sera très bien.

Pontisse, septembre 1993.



## Les jardins de mon enfance

Pour celle qui fut, il y a moult années, une petite fille élevée dans un milieu préservé, où régnait une courtoisie encore très dix-neuvième dans une atmosphère de bon ton, il n'est guère possible de parler de son enfance autrement que d'une période bleu azur. Une nature d'enfant bien portante, une imagination vive et assez poétique, un vigoureux afflux de vie campagnarde, m'ont heureusement préservée de tomber dans la fadeur qu'eût été la vie conventionnelle d'une petite citadine.

Mon enfance est pour moi un « vert paradis », celui d'une petite Alice aux jardins merveilleux, ces jardins de mon enfance qui sont restés un souvenir si plein de vie, parce qu'une partie importante de ma vie personnelle s'y passait. Ils étaient les lieux des jeux et des rêveries d'une petite fille douée d'imagination et d'une certaine sensibilité vis à vis de tout ce qui touchait à la nature.

Lointains jardins qui ont gardés toute leur fascination : ce petit coin d'arbustes abritant une table et un banc où je jouais rue Nisiparilor ; jardin plus vaste, arbres, pelouses, bassin, et cette attirante petite porte du domaine défendu, rue Apolon ; immense et merveilleux jardin de la rue Fond-Pirette, son petit bois de lilas et ce vieux cerisier où nous perchions comme des moineaux ; et le dernier en date, le plus net dans mes souvenirs, jardin de Beurey. Pelouses, balançoire, acacias, bûcher croulant, buisson de seringas odorant, et le long du mur, fossé d'herbes profondes empli de pervenches en avril.

Mur bas où je me perchais pour regarder le soleil se coucher au-dessus de la proche forêt de Troisfontaines. Balançoire où j'ai passé des heures à mille jeux imaginaires en me bourrant de poires tombées.

Et les sauterelles que j'attrapais dans mes deux mains refermées prestement. L'insecte grésillait et crissait, me chatouillant les paumes. Je les ouvrais en chantonnant :

« Saute, saute, petit cheval

Karikal, Karikal ».

Et, d'un bond prodigieux, la sauterelle regagnait son vert refuge.

## Évocations de Noël et de quelques autres fêtes

D'après ce que m'a dit ma mère, j'ai toujours eu un arbre de Noël personnel, et cela dès mon plus jeune âge.

Le premier dont je me souviens se situe en décembre 1909, mais j'en ai gardé un souvenir si inoubliable que je veux le raconter à part.

Je n'ai jamais entendu dire par ma mère que Noël se fêtait de façon spéciale dans la famille ; je ne crois pas qu'on y pratiquait la tradition du sapin, ni en Russie, ni en Belgique.

En Russie, d'ailleurs, si, d'après ce que j'en sais, certaines coutumes étaient attachées à la nuit de Noël (les jeunes filles fixaient un miroir entre deux bougies pour y voir apparaître leur futur époux), je ne sais comment se célébrait la fête religieuse, mais à l'opposé de la coutume occidentale, cette fête était moins importante que celle de Pâques, qui est la grande fête orthodoxe et se célèbre avec solennité - procession aux flambeaux, embrassades de ceux qu'on rencontre, avec le traditionnel salut : « Khristos Voskryes<sup>8</sup> », friandises spéciales : œufs décorés, paskha<sup>9</sup> et koulitch<sup>10</sup>.

En fait, je crois que si Maman s'était attachée à la tradition de l'arbre de Noël, brillamment décoré et illuminé, c'est qu'elle avait à deux reprises passé l'hiver à Sarajevo, chez ses cousines autrichiennes, appelées dans la famille Tante Eli (Maman prononçait : Elli) et Tante Mitzi — en 1899 et 1900 avec Tante Marie et Tante Célestine puis seule en 1901 et 1902. Tante Célestine avait accompagné ses sœurs aînées, et était restée pensionnaire dans une institution religieuse de Sarajevo durant trois ans. C'est donc probablement là que Maman avait adopté cette joyeuse coutume, d'origine allemande, du beau sapin décoré.

---

<sup>8</sup>Христос Воскрес, traduction : « Le Christ est ressuscité ».

<sup>9</sup>Пасха, traduction : « Pâques », mais en minuscule (пасха), désigne un dessert qui en général surmonte le кулич.

<sup>10</sup>Кулич, mot venant du grec « κόλλιξ » dont la traduction est : « morceau de pain », désigne un gâteau traditionnel de Pâques.

J'ai donc toujours eu mon arbre de Noël, en Roumanie, puis en France. Maman transportait dans ses bagages quantité de petits objets décoratifs et de boules scintillantes et fragiles. Mes petits cousins les ont retrouvés plus tard, et certains ont dû subsister jusqu'aux Noëls de mes enfants.

Il est vrai que pour eux, nous respectons la tradition de la fête belge de Saint-Nicolas. Quant à moi, je n'ai jamais reçu qu'une seule fois un cadeau de Saint-Nicolas, l'hiver de 1910-1911, passé à Bruxelles. Mais Maman s'y est prise de façon si peu adroite pour me rapporter mon cadeau, que j'aurais dû être vraiment peu maligne pour croire que ce Saint-Nicolas, dont on me parlait pour la première fois, y était pour quelque chose.

Quand mes enfants ont été plus grands, on a transféré l'offre de cadeaux à Noël, et nous avons toujours un arbre de Noël. Nous avons conservé la coutume de nous faire de petits cadeaux, chacun selon ses possibilités.

Mon incrédulité vis-à-vis de Saint-Nicolas fut compensée par le plus cher jouet que j'aie jamais reçu, je veux dire le plus tendrement aimé : mon gros ours en peluche. Chéri au point que je l'ai spontanément emporté, en septembre 1914, lorsqu'il fut question de quitter la maison, et mon père, qui restait seul avec mon vieil ami Savane, le concierge de l'Usine, a attendu l'arrivée des Allemands. Je n'ai pensé à aucun jouet, mais je n'aurais pas abandonné mon « Toto-Michet ».

En France, on fêtait Noël, bien sûr, mais à part certaines coutumes particulières à l'une ou l'autre région, c'était les trois messes de minuit, et surtout le réveillon... même pour ceux qui n'allaient pas à la messe. Il n'était pas question d'arbre de Noël, ni de cadeaux aux enfants. Ceux-ci recevaient leurs « étrennes » au 1er janvier. J'ai reçu, durant une demi-douzaine d'années, comme étrennes, de magnifiques livres d'histoire de France, avec de très belles illustrations, de la part du P.D.G. de la Société, dont dépendait l'Usine de Beurey. Je leur dois mon premier intérêt pour l'histoire de France.

Je crois que la tradition de Saint-Nicolas existait aussi en Alsace-Lorraine. Ailleurs, Saint Martin apportait des friandises, témoin cette chansonnette de ma grand-mère :

« Saint Martin, mon bon ami,  
Descendez du Paradis.  
Vite, vite, vite,  
Apportez de suite  
Des bonbons et des marrons. »

Je me souviens du plaisir de mes jeunes cousines Leblan, Thérèse et Ginette, invitées chez nous à toutes les festivités, devant mes arbres de Noël. Cette fête autour de l'arbre illuminé semblait pour elles quelque chose d'extraordinaire.

Mima et Jacques ont partagé avec moi les joies de l'arbre de 1916 à 1918. Maman s'arrangeait avec Savane pour avoir un beau sapin.

Il a dû y avoir quelques années creuses sans arbre de Noël. Puis, en 1923, je pense, les Worontzoff étant revenus à Liège, et les Levaux ayant quitté Arlon et abouti rue du Limbourg, Dora et moi avons décidé de reprendre cette belle tradition au profit de nos petits cousins. Maman a déballé toutes ses précieuses garnitures et Tante Marie s'est chargée des festivités culinaires.

Grand-père participait à la fête avec plaisir. Il était toujours enchanté d'avoir du monde autour de lui, surtout de la jeunesse. Je ne l'ai jamais entendu se plaindre du bruit ou du remue-ménage. Il semblait aussi joyeux de ces petites fêtes que les enfants.

Je crois qu'il avait gardé, au fond du caractère, quelque chose de la simplicité enfantine.

Dora et moi entraînaient les enfants dans des rondes pleines d'entrain autour de l'arbre dressé au milieu du salon. J'ai appris à nos petits cousins toutes les chansons françaises enfantines qui donnaient lieu à de joyeuses mimiques : « Savez vous planter les choux ? » – « Mon âne, mon âne a bien mal à la tête » – « Le petit avocat (son p'tit chapeau sous son bras) » – « Ah ! tu sortiras, Biquette, Biquette... »

Après, il y avait le goûter, avec les savoureuses pâtisseries de Tante Marie, hautement experte en pirojki<sup>11</sup>, Apfelstrudeln<sup>12</sup>, et autres friandises russes ou autrichiennes.

Et puis, on organisait des jeux, très enfantins d'abord, comme : « La tour prend garde », « Les Chevaliers du Guet », la recherche d'un objet caché.

Quand Toussette, Mima, Jacques et Nounousse, qui venait en vacances à Fond-Pirette, ont été plus grands, on est passé aux jeux « intellectuels » : portraits, charades, billets russes, jeu des adverbes (aux questions de celui qui était sur la sellette, il fallait répondre d'une certaine manière convenue d'avance). Jacques a eu son petit succès, en proposant comme adverbes « piqueusement », puis « samovar ». Quant à Nounousse, elle a réussi la gaffe de la journée en posant innocemment à Joseph Bruyère la question : « Joseph, pourquoi as-tu si peu de cheveux ? ». Le pauvre s'était dégarni très tôt — a-t-il répondu : « piqueusement » ?

Parmi les autres fêtes à Fond-Pirette, il y a eu le mariage de Dora en février 1929 et le mien en mai 1932, et aussi la fête pour les quatre-vingts ans de Grand-père en mars 1931. Raoul était là, entre son séjour de trois ans au Katanga et son départ pour le Chili. J'ai retrouvé une carte, signée par toute la famille envoyée à Léon, alors au Congo Français, pour lui dire qu'on ne l'oubliait pas dans les réunions familiales. Chez les enfants Worontzoff, on n'a pas passé une année sans arbre de Noël, depuis le premier Noël de Jean ; comme tous ses frères et sœurs, il l'a passé à clignoter des yeux étonnés devant les bougies allumées.

Pour le Noël que nous avons passé en 1937, à Kibara, au Katanga, Léon, qui revenait d'un séjour en brousse, nous avait rapporté un palmier – les sapins sont introuvables sous les tropiques ! Un arbre est un arbre ; Jean, Marie-France et leurs petits amis ont eu leur palmier de Noël.

A l'âge de huit ans, Marie-France, que l'on appelait Poupette, a commencé à mettre en scène de petits tableaux vivants, où figuraient ses petits frères et sœur. Elle se

---

<sup>11</sup>Пирожки (pluriel de « пирожок »), sortes de petits chaussons russes.

<sup>12</sup>L'ApfelStrudel est un roulé aux pommes traditionnel autrichien. « ApfelStrudeln » est la forme du datif pluriel.

chargeait elle-même des costumes et de la mise en scène. Je me souviens de cuirasses destinées au Chevalier du Guet découpées dans de vieux sacs en plastique. On est un jour venu, ce devait être à la Noël 1943, en délégation officielle me demander l'autorisation « d'emprunter » Marc pour faire le Petit Jésus.

En 1944-1945, où les enfants ont passé deux mois sans sortir des caves, où nous étions d'ailleurs confortablement installés, il y a eu un arbre de Noël. Je suis allé le chercher au Grand Bazar de la Place Saint-Lambert — il faisait bien deux mètres. Je l'ai traîné, je ne sais comment, à travers la ville jusqu'au Quai Orban, sur la Dérivation. Arrivée sur le quai de la Meuse, il y a eu une alerte, j'ai dû abandonner mon arbre dans la rue pour me réfugier dans un abri public. J'ai retrouvé mon arbre (il aurait pu disparaître, les matériaux de chauffage étant rares), et je l'ai à nouveau traîné jusqu'au Quai Orban.

Et cette année-là, sous le sifflement intermittent des V2, il y a eu au moins un arbre illuminé dans une cave de Liège.

Le dernier Noël que j'ai passé à Bucarest, et, d'ailleurs, le premier dont je me souviens, mérite un récit spécial.

Cela s'est passé dans la vaste maison de plain-pied, destinée au Directeur de l'Usine des Conduites d'Eaux, que nous avons habitée Strada Apollon.

Un ou deux jours avant Noël, mon petit lit avait été transporté dans une autre pièce. Et un après-midi, Maman et Kati se sont enfermées dans ma chambre. Assez intriguée par cette retraite mystérieuse, je rodais dans le couloir, en compagnie de Mitzi, la fille de Kati, de quatre ans plus âgée que moi et qui était ma compagne de jeux. Mitzi s'appelait en réalité Mariora, mais Maman, qui trouvait ce nom peu euphonique, l'avait d'autorité rebaptisée du diminutif autrichien de Marie.

Mitzi m'a poussée à regarder dans ma chambre par le trou de la serrure. J'ai bien vu Maman et Kati s'affairer à garnir un sapin. Cela ne m'a pas autrement troublée et je n'ai, je crois, pas pensé à mettre en doute que c'était le Petit Jésus qui devait m'apporter les cadeaux. On ne pouvait lui demander de se charger en plus de garnir l'arbre.

Le soir (c'était le 24 ou 25, je n'en sais rien), il y eu à la maison, un grand dîner. Il devait y avoir une dizaine d'invités, dont les meilleurs amis français de mes parents, un couple âgé, les Millerioux, propriétaires d'un hôtel sur la Callea Victorici (les Champs-Elysées à Bucarest). Sans enfants, ils m'avaient adoptée comme petite fille, et me gâtaient outrageusement. Il y avait aussi un couple d'âge moyen, les Henriot, qui n'eurent un enfant qu'assez tardivement — et la sœur de Madame Henriot, Mademoiselle Charlotte. Et puis un jeune Français, un Monsieur Gagneur, que Maman s'efforçait de marier à l'aimable Mademoiselle Charlotte. Nous les avons plus tard retrouvés en France. C'était ceux que je connaissais le mieux parmi les amis de mes parents.

Il y avait peut-être encore deux ou trois personnes. Mais l'invité d'honneur à ce dîner très solennel, c'était Monseigneur Beau. D'après mes souvenirs, il méritait bien son nom. C'était un bel homme, dans la force de l'âge, avec une barbe qui ajoutait à l'aspect imposant de sa personne.

En Europe Orientale, les prêtres catholiques étaient autorisés à porter la barbe, comme les missionnaires. Cette barbe en imposait plus aux populations indigènes, habituées à l'aspect majestueux qu'elle donne aux prêtres orthodoxes.

Et majestueux, Monseigneur Beau l'était !

Notre Kati devait éclater d'orgueil, en servant ce dîner d'apparat, qu'elle avait savamment concocté avec Maman. J'assistais au dîner, malgré mon jeune âge — cinq ans et demi. Grâce à la stricte éducation maternelle, je me tenais déjà très bien en société. En fait, j'étais le deuxième personnage important de la soirée.

Car, après le repas, se passa la scène qui m'a laissé une impression ineffaçable. Monseigneur Beau m'a prise par la main et nous sommes allés solennellement jusqu'à ma chambre, suivis de la procession des invités. Je me revois de façon inoubliable, marchant à côté de lui, pour traverser le vestibule et longer le couloir qui menait à ma chambre. Il a lui-même ouvert la porte où m'attendait mon arbre illuminé.

Un Noël comme celui-là, ça ne pouvait s'oublier !



Note de l'auteur: j'ignore si l'orthographe du nom de Monseigneur Beau est conforme. Je viens seulement d'y penser. Dans mon idée, je l'ai toujours vu écrit de cette façon. Peu importe... De toute façon, dans mon souvenir, Monseigneur Beau est resté digne de ce nom prestigieux.

# La petite fille en broderie anglaise

(Souvenirs de mon enfance à Bucarest).

## Incursions clandestines d'un quatuor dans un domaine interdit

Je raconterais aujourd'hui l'histoire d'une petite fille qui vivait, il y a déjà très longtemps, presque tout un siècle (et un siècle, c'est long), dans un pays très loin d'ici, la Roumanie, et dans une grande ville, Bucarest. C'était une jolie petite fille, avec des cheveux blond foncé bouclés, des yeux bleus et une figure rose.

Quand sa Maman l'emmenait en promenade ou en visite, en été, elle était habillée d'une jolie robe blanche avec des broderies ; on appelait cela : « de la broderie anglaise ». Et on lui mettait, sur ses boucles blondes, un grand chapeau fait de volants de broderie anglaise, qui tenaient tout droit autour de sa tête, comme une auréole. On appelait ce chapeau une « charlotte ». C'est comme ça qu'on habillait les petites filles en ce temps-là.

Aux petits garçons, on mettait un costume marin, quand on voulait les faire beaux, et un chapeau de paille relevé d'un côté, qui s'appelait un « Jean Bart ».

Des images de petits enfants habillés comme ça, on les trouve sans doute très drôles actuellement. J'ai une photo de la petite fille avec son grand chapeau — et ce n'est pourtant pas vilain du tout.

J'ai déjà raconté tout ce qui est arrivé à cette petite fille à Beurey, en France. L'histoire qu'elle a vécue dans « le pays très loin d'ici », quelques années auparavant, je l'appellerais : « La petite fille en broderie anglaise ».

Je commencerais par un chapitre narrant les « incursions clandestines d'un quatuor dans un domaine interdit ». Ça paraît compliqué. Ça veut simplement dire que quatre

petits diables sont allés se promener là où c'était défendu. Et quand je dis « petits », il y en avait un qui était grand et gros. Voilà qui semble compliquer encore plus les choses.

Mais vous allez voir. Je commence mon histoire.

J'habitais avec mes parents une grande maison avec un très beau jardin. Au milieu du jardin, il y avait un bassin, et au milieu du bassin, un petit garçon en bronze qui tenait dans ses bras une conque — c'est une espèce de grand cornet d'où jaillissait de l'eau, qui retombait dans le bassin avec un joli bruit. C'était gai et rafraîchissant.

Je n'avais malheureusement pas de frère ou de sœur avec qui jouer. Mais j'avais trois amis dans la maison. Nous allons faire leur connaissance. Ils s'appelaient Bob, Tom et Isidore.

Bob était un fox-terrier tout blanc, avec des taches brunes sur la tête. Il était gentil, vif, espiègle.

Tom était un Terre-Neuve, un grand et gros chien plein de poils ; une espèce de nounours. Il était déjà assez vieux et passait son temps à dormir dans la cour.

Quand quelqu'un entrait dans la cour, le facteur, ou un visiteur, ou un paysan qui venait vendre des poules ou des légumes dans de grands paniers suspendus à ses épaules, il aurait pu avoir peur d'entrer dans une cour où se promenait un petit chien et où était couché un gros chien. Mais il pouvait entrer tranquillement. Le vieux Tom estimait qu'il pouvait prendre sa retraite de chien de garde et qu'il n'avait plus à remuer inutilement son énormité. Bob regardait entrer les gens, en les surveillant d'un petit œil malin, et ne bougeait pas.

Mais quand le facteur, ou le visiteur ou le paysan voulaient sortir de la cour, attention ! ! Ils devaient être accompagnés de quelqu'un de la maison, sinon Bob se déchaînait. Il sautait et aboyait si furieusement qu'il empêchait toute fuite. Une nuit, il avait ainsi fait prendre un voleur qui emportait du linge séchant dans la cour.

Isidore était un beau chat blanc. Il était tout petit quand on m'en avait fait cadeau. Papa et Maman venaient justement de voir une pièce de théâtre qui s'appelait : « Les affaires sont les affaires ». A la maison, ils parlaient de la pièce de théâtre et du principal personnage, qui portait un drôle de nom : Isidore Lechat. Alors, quand on m'a demandée comment je voulais appeler mon petit chat, j'ai dit naturellement : Isidore.

Je jouais donc avec mes chiens et mon chat. C'était très gentil, mais il n'y aurait vraiment eu rien de bien intéressant à raconter, s'il n'y avait pas eu « le Domaine interdit ».

Un « Domaine interdit », c'est un endroit où les enfants, les chiens et les chats n'ont pas la permission d'aller, pour des raisons de grandes personnes.

C'est défendu, et il n'y a pas à discuter.

Pourtant, un « Domaine interdit », on a bien envie d'aller voir ce qui s'y passe. Probablement des choses différentes de celles qu'on vit à la maison. Il faudrait être un ange pour résister à l'envie d'aller voir ce qu'on pourrait y trouver d'intéressant. La petite fille était en général assez sage, mais elle n'était tout de même pas un ange... et ses trois amis à quatre pattes encore moins !

Et voici ce qui arriva.

Il y avait donc un « Domaine interdit » tout près de la maison, de l'autre côté du mur du jardin. C'était très vaste, bruyant, agité, plein de poussière. Ça s'appelait « **l'usine** ». Pour des raisons de grandes personnes, il était défendu d'y aller.

Mais Bob et Isidore se moquaient bien des interdictions. Bob, qui était agile et léger, sautait par-dessus le mur du jardin, et Isidore se débrouillait en grimpant aux arbustes. Ils revenaient de leur promenade sales à faire peur, noirs comme l'âme du Diable. Mais Kati, une personne énergique qui régnait dans la cuisine, les attendait de pied ferme. Elle avait préparé un grand bassin d'eau savonneuse, et elle y trempait les deux chenapans. Je ne sais si Bob aimait les bains, mais Isidore devait les détester : les chats n'aiment pas être plongés dans l'eau. Quand ils étaient redevenus blancs comme

des petits anges (qu'ils n'étaient certes pas), Kati les enfermait en pénitence dans la serre, jusqu'à ce qu'ils soient secs.

Et dès qu'on les relâchait, les deux incorrigibles recommençaient leurs sottises.

Le vieux Tom aurait bien voulu, lui aussi, aller se rouler dans la poussière de **l'usine**, mais il ne pouvait pas sortir de la cour, ni même aller tout seul dans le jardin, dont le séparait une barrière ; il était trop vieux et trop lourd pour sauter au-dessus d'une barrière. Et puis, une fois dans le jardin, qu'aurait-il fait ? Attendez, vous allez voir...

Et la petite fille ? Ça, c'est une autre histoire. Elle savait très bien qu'elle désobéirait en allant se promener dans **l'usine**, comme elle en avait fort envie. Il y avait un petit démon qui lui chuchotait à l'oreille : « Ça doit être si amusant ! ». Mais comment faire ?

Elle ne pouvait pas sauter au-dessus du mur comme le faisaient Bob et Isidore. Il y avait bien une porte tout au bout du mur, au fond du jardin. C'est par là que passait tous les jours le Papa, qui était le Directeur de **l'usine**, et aussi Ion et Ionitza (Jean et Jean-Baptiste en roumain), qui logeaient dans l'habitation des domestiques et travaillaient à **l'usine**. C'était une porte solide en bois, fermée par un loquet, une barre de fer très lourde pour les petites mains d'une petite fille. Aussi le Papa et la Maman étaient bien tranquilles ; la petite fille ne pouvait pas sortir du jardin.

Et voilà qu'un jour le Papa regardait par la fenêtre de son bureau, et qu'est-ce qu'il voit ? La petite fille qui traversait la cour de **l'usine** ; elle se promenait en regardant à droite et à gauche d'un air important. Et puis elle est sortie par la grande porte par où passaient les camions.

Et là, le Papa a été très inquiet, parce que la petite fille allait suivre un bout de rue avant de tourner le coin pour rentrer chez elle, et dans cette rue il n'y avait pas de trottoir, et un tram passait presque en frôlant les murs. C'était très dangereux !

Bien entendu, la petite fille a été grondée par sa Maman. Et, comme on avait trouvé ouverte la porte au fond du jardin, le Papa a grondé Ion et Ionitza, qui juraient qu'ils l'avaient bien fermée.

Le plus curieux, c'est que pendant ce temps, le vieux Tom avait disparu. Comment était-il sorti de la cour ? Il est rentré, plutôt sale, et peut-être assez content de sa fugue. Mais ça, on ne le sait pas ; le vieux Tom n'était pas très communicatif.

Et quelques jours ont passé... Et puis la même histoire s'est reproduite. Je suis de nouveau allée me promener fièrement dans **l'usine** ; Tom a fait une fugue. J'ai été de nouveau grondée. Ion et Ionitza ont été grondés une fois de plus, malgré leurs protestations réitérées.

Et quelques jours ont passé... Et puis, voilà que Maman regardait dans le jardin par la fenêtre de la salle à manger, et elle m'a vue avec le vieux Tom, traversant le jardin l'un près de l'autre. J'avais ouvert la porte de la barrière à mon vieux chien, et nous avions l'air de nous promener bien sagement. Mais comme nous allions vers le fond du jardin, du côté de la porte en bois, Maman nous a suivis. Et elle a vu le vieux Tom mettre son énorme tête sous la grosse barre de fer, la soulever sans difficulté, et la porte s'est ouverte !

Mais cette fois là, il n'y a pas eu de promenade dans **l'usine**.

D'ailleurs, je n'ai plus recommencé. Je n'étais pas vraiment désobéissante. J'avais voulu seulement aller me promener toute seule, comme si j'étais une grande personne.

Il n'y a plus eu que ces diables de Bob et d'Isidore pour aller se rouler dans la poussière et se faire énergiquement savonner par Kati.

Mais ce que je me suis toujours demandé, c'était comment s'étaient arrangés une petite fille et un vieux chien pour si bien combiner leur escapade.

Décembre 1991.

## **Geduld ! Geduld !**

Si je remuais tandis qu'elle m'habillait, Kati avait coutume de me psalmodier :

„Geduld! Geduld!  
Geduld bringt Rosen  
Mit zerrissen Hosen“

« Patience ! Patience !  
La patience apporte des roses  
Avec des culottes déchirées. »

Je ne sais si l'auteur de ce joli poème était un grand esprit, mais somme toute Valéry n'a fait que répéter la même chose en remplaçant par des fruits mûrs l'image lyrico-satirique des roses unies aux culottes — image légèrement désabusée :

« L'arbre de la patience  
Porte des fruits de vermeil. »

## **Apport personnel**

Les roses refleuriront,  
Mais hélas, à l'image de nos culottes,  
Nous nous usons petit à petit.  
(vieux proverbe de la jungle)

## **La soupe verte des poupées**

(Ainsi puis-je intituler cette histoire, à l'instar du célèbre chapitre des « Malheurs de Sophie »).

Mon premier essai culinaire fut raté.

Durant un séjour fait en 1909 à Liège, j'avais sans doute été maintes fois sustentée de ce potage familial spécifiquement belge, dit « soupe verte ».

De retour à Bucarest, j'entrepris de confectionner pour mes poupées ce genre de potage apparemment peu compliqué. Le mien fut fait d'herbes des allées et de l'eau du bassin.

En bonne mère de famille, je goûtai consciencieusement cette verte soupe (« soupe du soir, ô verte soupe » !). Les composants de mon potage étaient sans doute d'une propreté douteuse, et je dus ingurgiter une intéressante variété de microbes. Car il en résulta une solide perturbation intestinale.

Je ne me souviens pas de ce malaise, mais seulement des sarcasmes qui durent beaucoup m'humilier, car les familiers de mes parents glosaient sur cette Lili qui buvait l'eau des bassins avec les chiens et les chats (sans compter les oiseaux).

## **Le jour où j'ai rencontré le Prince Charmant**

Le Prince m'offrait des roses,  
Dites-moi, qu'est-il devenu ?  
La boîte aux souvenirs est close.  
Mais toi, mon Prince, où donc es-tu ?

Aujourd'hui, je vais raconter une autre petite aventure qui m'est arrivée quand j'étais une petite fille « dans un pays lointain ». Car j'ai été un jour une petite fille. Quand on me voit, on peut penser que je suis très vieille. Ne vous y fiez pas, ce n'est qu'une apparence, et la petite fille est toujours là. Mais ça, c'est une autre histoire.

Vous avez tous, bien sûr, entendu parler du Prince Charmant, ce personnage de contes de fées, beau jeune homme et charmant par définition. Il semble n'avoir pas grand chose à faire, sauf à se promener, jusqu'à ce qu'il rencontre une belle princesse, ou n'importe quelle autre jolie jeune fille, avec de très petits pieds, comme Cendrillon, ou, mais c'est moins courant, avec le corps terminé par une queue de poisson.



Vous devez vous demander pour quoi je raconte tout ça. C'est à propos du Prince Charmant de mon histoire.

Le jour où j'ai rencontré le Prince Charmant...

Là, je suis sûr que vous allez m'interrompre : « Mais vous venez de rappeler que le Prince Charmant est un personnage de contes de fées. Vous ne pouvez l'avoir rencontré pour de vrai ! »

Mais si, je l'ai rencontré. Écoutez plutôt mon histoire.

Ça s'est passé quand j'étais une petite fille qui allait avoir tout juste l'âge de quatre ans.

J'habitais dans une grande ville qui s'appelait Bucarest, dans un pays très loin d'ici, la Roumanie. Papa et maman avaient des amis, français comme mon papa. Parmi eux, il y avait un monsieur et une dame assez âgés, qui s'appelaient M. et Mme Millerieux. Ils étaient propriétaires d'un grand hôtel sur la Callea Victorici, la plus belle avenue de Bucarest. J'allais souvent chez eux et ils me gâtaient beaucoup.

Un jour de grande fête, c'était le 15 août, ils nous ont invités à dîner, Papa, Maman et moi. Nous avons dîné dans un coin du restaurant de l'hôtel. Pendant que les grandes personnes bavardaient, le repas terminé, on m'a permis de me promener dans le restaurant . Comme j'étais généralement très sage, on savait que je me conduirais bien.

Je me promenais donc autour de la grande salle où il y avait beaucoup de monde, à cause de la fête. En me promenant, j'ai vu un jeune homme qui dînait tout seul à une table. Je ne sais pas très bien ce que j'ai pu penser. C'est si loin que je ne me souviens pas. J'ai peut-être pensé qu'il serait aimable d'aller lui tenir compagnie. Je me suis approchée et nous avons parlé. Nous avons eu toute une conversation, d'après ce qu'on m'a dit. Mais de quoi avons-nous bien pu parler ?

Je suppose qu'il m'a demandé mon âge, et j'ai dit : « J'aurai quatre ans demain. »

Son repas terminé, il est parti. Un peu plus tard, on m'a apporté un gros bouquet de roses de la part de mon nouvel ami.

C'était vraiment gentil, ne trouvez-vous pas ?

Maintenant, vous allez me demander : « Et le Prince Charmant, dans tout ça ? »

Mais je viens de parler de lui !

Je vous dois une explication, alors suivez bien mon raisonnement. (Un raisonnement, c'est un mot qu'aiment employer les grandes personnes).

A quoi reconnaît-on un Prince Charmant ?

Un : c'est un prince. Deux : il est charmant. Trois : il est jeune et beau.

Pour la dernière condition, je ne peux rien affirmer. Je sais qu'il était jeune. Mais à quoi ressemblait-il ? Ce n'est guère qu'une silhouette dans le lointain de mes souvenirs d'enfance. Disons qu'il était beau. Pourquoi pas !

Mais pour les deux premiers points, pas de doute !

On le connaissait bien à l'hôtel où il venait souvent dîner : c'était un vrai prince. Un Prince Contacuzène. Les Princes Contacuzène avaient été, il y a bien longtemps, de très grands seigneurs, Empereurs de Byzance, Despotes de Morée, Hospodars de Valachie. C'était bien un vrai prince. (Voir dictionnaire !).

Et il était charmant. N'était-ce pas un joli geste que d'offrir des roses à une petite fille pour son anniversaire ?

Alors, vous voyez bien que c'était le Prince Charmant.

Je ne l'ai jamais revu. Cela n'a été pour moi qu'une très brève rencontre, qui est restée un des plus jolis souvenirs de mon enfance à Bucarest.

Le Prince Charmant ne m'avait pas oubliée. Il voyait parfois mon Papa, et lui demandait : « Et comment va la petite princesse ? »

Je n'étais pas une princesse, bien sûr. Mais seulement une petite fille en robe de broderie anglaise.

De cette rencontre éphémère,  
Ces roses au parfum perdu,  
Ne reste qu'une ombre légère.  
Mon Prince, qu'es-tu devenu ?

Décembre 1992.

# Mon premier grand voyage

Le récit de mon premier grand voyage, je le raconte aujourd'hui, parce que je pense qu'il est intéressant de raconter ce qu'était la vie d'un enfant au début du siècle, quand on ne voyageait pas encore en auto et encore moins en avion.

Le chemin de fer était, depuis le milieu du siècle dernier, déjà un grand progrès pour les longs voyages et pour la traversée des continents. On ne pouvait se rendre en Amérique ou en Afrique qu'en bateau ; les plus rapides mettaient cinq jours pour aller d'Angleterre ou de France en Amérique. En 1937, il m'a fallu vingt jours pour aller de Belgique au Katanga, par bateau et par train.

La vie était différente de ce qu'elle est aujourd'hui, à l'époque où j'étais une petite fille, c'est-à-dire il y a nonante ans. J'ai vu naître des quantités de découvertes de toutes sortes qui progressaient à pas de géant. Je ne vais pas commencer à en énumérer quelques unes, parce que je n'en finirais pas.

Voici donc le récit de mon premier grand voyage, celui qu'à fait une petite fille en broderie anglaise, qui habitait Bucarest.

En réalité, mon premier grand voyage, je l'avais fait quatre ans plus tôt, mais je ne m'en souviens évidemment pas du tout, puisque je n'avais alors qu'un an. Il faut dire que je suis née en Russie, sous le 59° parallèle<sup>13</sup>, dans un village appelé Berezniki. A présent, c'est un grand centre industriel dans l'Oural ; on trouve son nom sur toutes les cartes de Russie et on y a créé un immense lac sur la Kama, un affluent de la Volga. Mais quand j'y suis née, ce n'était qu'un village sur les bords d'une large rivière. Deux grands industriels belges, Alfred et Ernest Solvay, y avaient créé une usine à soude. Mon grand-père, Adalbert Gyhra en a été pendant vingt ans le Directeur<sup>14</sup>. Mon Papa,

---

<sup>13</sup> Les termes pouvant être trompeurs, rappelons qu'il s'agit de 59° 25' nord.

<sup>14</sup> Directeur technique. Pour plus d'informations sur le sujet, se référer à "La Société Lubimoff, Solvay et Cie" par Wladimir Orlow, presses universitaires de Louvain (sic) UCL, collection UCL. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres, Sources et Documents, 2, édition établie et introduite par Michel Accarain, Louvain-la-Neuve, 2002, ISBN 2-87416-003-2.

Jules Delacourt, y travaillait comme ingénieur. C'est pour cela que je suis née dans cet endroit perdu, au nord-est de la Russie d'Europe, le 16 août 1904.

En 1905, toute la famille est revenue en Belgique, sauf une de mes tantes, Marie, qui avait épousé un médecin russe, le docteur Vorontsoff<sup>15</sup>. Mes grands-parents maternels et leurs sept plus jeunes enfants se sont installés à Liège. Et en 1906, à l'âge de deux ans, je suis partie pour la Roumanie, où mon Papa était directeur d'une usine des Conduites d'Eaux, à Bucarest.

Au début de l'été 1909, j'ai quitté Bucarest avec Maman ; nous devions aller passer un mois à Liège, chez mes grands-parents maternels, puis un mois en France, chez ma grand-mère paternelle, Madame Delacourt. Papa ne pouvait nous accompagner, retenu par ses occupations.

Mon premier souvenir de ce voyage est assez drôle. Je l'appelle « Le mystère de Breslau ». Au cours de voyage de trois jours en chemin de fer pour aller de Bucarest à Liège, nous avons dû nous arrêter dans cette ville allemande. C'est en rangeant de vieilles cartes postales, que j'ai retrouvé, un jour, celle que Maman avait envoyée à Papa pour lui dire que notre voyage se poursuivait bien. Alors s'est posé pour moi une énigme : que pouvions-nous bien faire à Breslau ? J'ai essayé de suivre sur une carte l'itinéraire de notre voyage et, croyez-moi, si nous sommes passées par Breslau, puis par Berlin, c'était vraiment un drôle d'itinéraire ! Les parcours par voie ferrée étaient-ils si tortueux à l'époque ?

On chercherait vainement le nom de Breslau sur une carte d'Europe actuelle ; cette ville est maintenant en Pologne (pour des raisons politiques) ; elle a aussi changé de nom et s'appelle maintenant Wrocław<sup>16</sup>.

Et j'ai continué à me demander : « Mais que faisons-nous à Breslau ? ». Après tout, je me dis maintenant que la vieille frégate anglaise y allait bien, à Breslau. Mais y est-elle arrivée un jour ? J'en doute fort. Je parle d'une vieille chanson de marins qui date bien de deux ou trois siècles :

---

<sup>15</sup>Le docteur Воронцовъ (tel que son nom était orthographié alors).

<sup>16</sup>Francisé en : « Vratislavie ».

« Le trente-et-un du mois d'août,  
Il est passé, sous le vent à nous,  
Une frégate d'Angleterre  
Qui brisait la mer et les flots.  
C'était pour aller à Breslau. »

Mais si on situe bien, sur une carte, Breslau, ou plutôt Wrocław, on pensera comme moi que, si le commandant anglais prétendait arriver à Breslau avec sa frégate toutes voiles dehors, il avait dû dormir pendant les cours de géographie.

Après le « mystère de Breslau », notre voyage s'est encore agrémenté de « l'aventure de Berlin », une petite aventure dont je me souviens très bien. Je me suis tout simplement perdue dans l'immense gare de cette ancienne capitale de l'Allemagne. Voilà comment ça s'est passé.

En arrivant à Berlin, Maman a voulu envoyer un télégramme, peut-être à ses parents pour préciser l'heure de notre arrivée à Liège. Pendant qu'elle rédigeait son télégramme, au guichet, je me tenais sagement derrière elle. Et quand elle s'est retournée, je n'étais plus là ! Elle m'a cherchée avec affolement à travers toute la gare pleine de monde, et m'a assez vite retrouvée. Mais je me souviens encore de son air bouleversé. Je ne me rappelle pas si j'ai eu peur moi-même en me retrouvant seule au milieu de cette foule, mais ce dont je suis absolument certaine, c'est que je ne me suis pas éloignée volontairement. En attendant Maman, je regardais autour de moi ; j'ai vu une dame qui s'éloignait et je l'ai suivie, croyant que c'était Maman ; elle avait sans doute un peu la même allure et était habillée comme elle.

Notre voyage s'est terminé sans autre incident, et nous sommes arrivées à Liège, où j'ai fait la connaissance de cette grande famille, dont je ne pouvais me souvenir. C'était très surprenant pour moi, car je ne connaissais pas d'autre famille que Papa et Maman, et voilà que je me trouvais avec un Grand-père, une Grand-mère, deux oncles et cinq tantes ! Maman était en effet l'aînée de dix enfants — on ne voit guère de familles aussi nombreuses à présent. La deuxième fille, ma tante Marie, qui avait épousé le docteur Vorontsoff, vivait en Russie. Cette tante et ses deux enfants, Léon et

Dora (Dorothee<sup>17</sup>), j'ai fait leur connaissance l'année suivante, en 1910 ; et deux ans plus tard, celle de l'aîné de mes oncles, Albert, qui travaillait en Amérique du Sud.

Les sept autres frères et sœurs de Maman étaient encore jeunes et vivaient tous dans la grande maison de la rue Fond-Pirette, à Liège. Cette maison de Fond-Pirette, j'en parle souvent. Elle a été pendant trente ans le pôle de rassemblement de la famille, la maison où on revenait toujours avec joie, car on était sûr d'y être reçu à bras ouverts. Et j'en parle surtout avec les aînés de mes cousins, ceux que j'appelle « les anciens de Fond-Pirette ». Nous aimons en parler, parce que, dans notre enfance, nous avons tous joué dans le grand jardin de Fond-Pirette.

Grand-père et Grand-mère m'ont beaucoup gâtée durant notre séjour, car ils ne m'avaient pas vue depuis trois ans, alors que je n'étais encore qu'un bébé. Ils avaient encore deux autres petits-enfants en Russie, mais ne les voyaient pas souvent non plus. Grand-mère aimait m'entendre chanter de petites chansons que m'avait apprises mon autre Grand-mère française.

Mes oncles et tantes étaient encore jeunes. Tante Célestine et Tante Juliette étaient de grandes jeunes filles; Tante Flore, qui avait dix-huit ans, préparait l'examen d'entrée à l'Université. Oncle Freddy (Alfred), avait seize ans et Tante Margot (Marguerite), quatorze. Pour moi, c'étaient déjà de grandes personnes. Les deux plus jeunes, Raoul, dix ans et demi, et Nora (Eléonore), neuf ans, étaient mes compagnons de jeux ; je ne les ai jamais appelés oncle et tante ; c'étaient un grand frère et une grande sœur pour moi.

Nous jouions surtout dans le jardin, qui était très vaste pour un jardin de ville. Il y avait une grande pelouse au milieu, beaucoup d'arbres et, dans le fond du jardin, une demi-douzaine de lilas magnifiques. Nous appelions ce coin « le petit bois » ; c'était un vrai paradis pour toutes sortes de jeux : on pouvait y explorer une forêt vierge ou jouer « cow-boys et indiens ».

Mais notre endroit préféré pour jouer était le vieux cerisier. Planté dans un coin du jardin, sur une petite pelouse, il ne devait plus donner de fruits, mais il était devenu la propriété des enfants. Il avait de nombreuses branches, les premières très basses ; un

---

<sup>17</sup>Traduction du prénom Дороти.

enfant de mon âge pouvait y grimper très facilement. Pendant nos jeux, il devenait une maison, un bateau, tout ce qu'on voulait ; on pouvait y faire des acrobaties. Chacun avait sa branche personnelle, droit de propriété scrupuleusement respecté. Des amis de Raoul et Nora venaient parfois y jouer avec nous, mais je me souviens surtout de nos jeux dans le cher vieux cerisier les années suivantes, en 1910 et 1912, avec mes cousins de Russie, Dora et Léon.

Pendant ce séjour, nous sommes allées faire visite à d'autres membres de la famille, mais je n'en ai gardé qu'un souvenir assez vague. Nous sommes allées voir mes arrière-grands-parents Bruyère, les parents de Grand-mère, qui habitaient près de Liège, et nous sommes allées à Alost, près de Bruxelles, chez mon grand-oncle Léonard Bruyère, le frère de Grand-mère. Je me souviens bien de mon arrière-grand-père, Pierre Bruyère, parce que je l'ai revu les années suivantes ; il n'est mort qu'en 1914. De mon arrière-grand-mère, Marie-Josèphe Firquet, je n'ai gardé que le souvenir très vague d'une vieille petite dame, qui m'a toujours fait penser à une petite souris.

Il me reste deux souvenirs assez nets. Ma tante Margot, qui suivait des cours de couture, m'a un jour emmenée à son école, parce qu'elle voulait me confectionner une robe. Arrivée dans sa classe, on m'a perchée sur une table pour prendre mes mesures. Toutes les filles de la classe se sont groupées autour de moi ; elles riaient et parlaient toutes à la fois, et me posaient des questions auxquelles je répondais : « Vi » — c'était ma façon de dire oui ; mon accent français avait l'air de les amuser beaucoup. Cette bande de filles jacassantes a dû finir par m'effrayer, et je me suis mise à pleurer. Je n'étais pourtant ni timide ni peureuse, mais elles devaient faire vraiment trop de bruit. On a permis à ma tante de quitter l'école pour me ramener en sécurité à la maison.

Et puis, un soir, on m'a permis exceptionnellement de ne pas me coucher à l'heure habituelle, parce qu'il devait y avoir un spectacle dans le jardin. Oncle Freddy, Tante Flore et Tante Margot, plus une nièce de Grand-mère, Yvonne Bruyère, ainsi que deux amis, devaient jouer une pièce d'Eugène Labiche, un auteur du siècle passé qui a écrit des pièces très amusantes. La pièce s'appelait « Edgard et sa bonne ». Ils l'ont jouée sur une scène improvisée au milieu de la pelouse . Je ne sais pas si j'ai compris grand-chose à la pièce, mais je me suis bien amusée. Je me souviens d'une seule scène : Oncle Freddy était perché sur le haut d'une échelle double ; il était censé suspendre des rideaux ; Tante Flore, plantée au pied de l'échelle, lui faisait une scène. Si je ne l'ai pas oubliée, c'est qu'elle devait y mettre beaucoup de conviction.



Et puis, un jour, nous avons dû quitter Liège, pour nous rendre en France. Grand-mère, en nous accompagnant à la gare, pleurait beaucoup ; elle ne savait pas qu'elle devait nous revoir déjà un an plus tard et que nous passerions un an et demi en Belgique, avec un long séjour à Liège.

Nous devions faire un autre séjour chez mon autre Grand-mère française, la mère de Papa. Elle habitait dans un gros village, entre une rivière, la Saulx, et une grande forêt, la Forêt de Troisfontaines. Ma famille paternelle était originaire de cette région du sud-ouest de la Lorraine appelée le Barrois. C'est une belle région que traverse, en direction sud-nord, cette jolie rivière, la Saulx, dans une vallée verdoyante où se succèdent de petits villages, tout près de celui de ma Grand-mère. J'y ai passé, entre la rivière et la forêt, des années très heureuses, dans ce vert paradis de mon enfance.

J'aimais beaucoup ma Grand-mère française. C'était une personne qui avait, tout au long de sa vie, montré du courage, du bon sens, de la dignité et beaucoup de cœur. Elle savait être gaie aussi ; elle chantait de vieilles chansons françaises que je connaissais grâce à elle. Elle savait aussi raconter de façon amusante des anecdotes de sa jeunesse et possédait tout un répertoire d'expressions anciennes ; elle en avait pour toutes les circonstances. Que de fois l'ai-je entendu dire : « Encore un repas que les Prussiens n'auront pas » ou « Qu'est-ce que je veux dire ? Ce n'est ni la messe, ni les vêpres. »

Et puis sont arrivés pour nous voir, ma Tante Marie, mon oncle Victor et mon grand cousin Robert. Parce que j'avais encore une autre Tante Marie en France ; c'était la sœur cadette de Papa. Son mari, mon Oncle Victor Odile, était médecin militaire et portait un bel uniforme. Il était d'origine alsacienne et portait curieusement comme patronyme, le nom de la grande sainte protectrice de l'Alsace, Sainte Odile. Mon cousin Robert était un grand jeune homme, de seize ans plus âgé que moi ; il faisait des études d'ingénieur et jouait du violoncelle, un instrument dont j'ai toujours aimé le beau son grave.

La famille de Papa n'était pas aussi nombreuse que ma famille de Liège, mais nous avions, dans les proche voisinage, des cousins avec lesquels on entretenait des rapports de grande amitié.

Nous sommes souvent allées faire une visite aux cousins Leblan, qui habitaient un village voisin. Le cousin Paul Leblan était un gros propriétaire terrien. J'ai toujours beaucoup, par la suite, aimé aller chez les cousins Leblan, parce qu'il y avait un parc magnifique, très vaste, avec des arbres centenaires, un ruisseau d'eau vive, un étang avec un pont rustique menant à un îlot où s'élevait une cabane. Il y avait aussi, près de la maison, une volière, des paons qui se promenaient majestueusement sur les pelouses et des canards sur l'étang. Enfin tout ce qui pouvait enchanter la petite fille imaginative que j'étais.

Pendant ce séjour, l'événement principal qui a dû beaucoup m'intéresser, parce que je me souviens de pas mal de détails, c'était le baptême du petit cousin Gilbert Thierry. Les cousins Thierry habitaient à une vingtaine de kilomètres de chez ma Grand-mère. Nous nous sommes rendues chez eux avec les cousins Leblan en voiture ; une voiture attelée d'un cheval, bien entendu. A cette époque, les automobiles étaient rares (on ne disait pas autos : la manie des abréviations n'était pas encore courante) ; seules les personnes assez riches pouvaient se permettre d'avoir une auto. De drôles d'autos d'ailleurs, haut perchées, faisant un bruit infernal, sans compter de bruyants coups de trompe, et soulevant toute la poussière du chemin.

Je reviens à mon histoire. Chez les Thierry, il y avait quatre garçons. Les deux aînés, Jean et Roger, avaient cinq et six ans ; le troisième, Robert, avait deux ans et une drôle de frimousse chiffonnée ; il était malin comme un petit singe. On l'habillait encore avec une robe, comme cela se faisait alors pour les garçons jusqu'à l'âge de trois ans. Le dernier, Gilbert, était le héros de la fête, celui qu'on allait baptiser.

Après le repas de fête, je suis allée jouer au jardin avec mes petits cousins. Et là, il s'est passé quelque chose d'assez curieux : un mini-drame. Jean et Roger se sont roulés sur la pelouse en se barrant de coups de poings, jusqu'à ce qu'on les sépare. Que des garçons se battent, ça arrive, mais ce qu'il y avait de peu ordinaire, c'était le motif de la bagarre : ils voulaient tous les deux se marier avec moi ! Je ne sais pas si j'étais flattée d'être la cause d'un tel drame. Je crois avoir considéré la scène avec plus d'intérêt que d'émotions.

Quelque temps plus tard — nous étions déjà rentrées à Bucarest — j'ai dit à Maman que j'allais finalement me marier avec Roger, celui de mes bouillants admirateurs vers

qui allait ma préférence. Maman m'a dit alors qu'il faudrait attendre un certain nombre d'années avant que nous puissions nous marier, parce que Roger devrait faire d'assez longues études pour gagner de l'argent. Je n'avais évidemment pas envisagé ce côté pratique de la question, mais je l'ai résolue sans difficulté : « Il ira casser des cailloux sur la route ». Pourquoi avais-je choisi pour mon futur époux une profession aussi pénible et peu valorisante ? Évidemment, côté pratique, elle ne devait pas exiger des études très approfondies.

Après cet épisode intéressant, du moins pour moi, le Papa du quatuor Thierry a fait une photo de la famille. Je la possède toujours ; après quatre-vingts ans passée dans un album, elle n'est plus très nette. Je suis assise au premier plan, sur un tabouret, entre mes petits cousins. Derrière nous est assise une personne, la bonne d'enfants sans doute, tenant le bébé dans ses bras, entre deux grandes cousines, Thérèse et Ginette Leblan. Au dernier plan, on devine, debout, les dames de la famille. On ne peut guère que les deviner, parce qu'elles n'ont pas de têtes. Il faut croire que le papa photographe amateur n'était pas encore très expérimenté. Les appareils de photos pour amateurs étaient d'ailleurs lourds, encombrants et d'un maniement compliqué ; il fallait rester bien immobile pendant plusieurs secondes jusqu'à ce que le photographe vous permette de bouger.

Notre séjour en France, chez ma Grand-mère, touchait à sa fin. Nous sommes parties avec elle passer quelques jours à Paris. Nous avons séjourné là chez d'autres cousins, la famille Bail. Ils habitaient, en plein centre de Paris, près du Palais du Louvre.

Les cousins Bail, Tonton Paul et Tante Marguerite, comme je les appelais, étaient très accueillants avec leurs parents de province, comme cela se faisait autrefois ; ma Grand-mère y était toujours reçue avec beaucoup d'affection. Ils avaient deux fils, qui devaient avoir à peu près dix et douze ans, Robert et Marcel.

Pendant notre séjour à Paris, je crois que Maman a passé une bonne partie de son temps dans les grands magasins, très nombreux et très luxueux à Paris.

Pendant ce temps, ma Grand-mère s'occupait de moi. Nous allions surtout nous promener au Jardin des Tuileries. Beaucoup d'enfants y jouaient pendant la journée ; il

y avait un coin réservé pour eux. On y promenait les bébés. Les plus grands y jouaient, les garçons avec des ballons, des toupies, des cerceaux ou faisaient naviguer de petits bateaux sur un grand bassin. Les petites filles jouaient avec une balle ou sautaient à la corde, ou promenaient leurs poupées. Les jouets de cette époque sembleraient bien simples aux enfants d'aujourd'hui.

Mais il y avait, dans ce coin des enfants, deux grandes attractions : on pouvait faire, dans les allées du parc, des promenades dans des petites voitures tirées par un âne ou une chèvre. Il y avait surtout Guignol. On donnait une représentation de Guignol plusieurs fois par jour sur une petite scène installée sous les arbres ; on s'amusait beaucoup à regarder s'agiter cette marionnette. C'était un petit personnage bon enfant, malicieux, frondeur, batailleur ; les enfants l'adoraient. Les petites comédies se terminaient toujours par une dispute de Guignol avec son principal ennemi, le Gendarme. A la grande joie des petits spectateurs, Guignol tapait alors à grands coups de bâton sur le pauvre Gendarme, tandis que les enfants trépignaient et criaient : « Vas-y, Guignol ! Tape dessus ! »

Un jour, ma Grand-mère nous a emmenés, mon jeune cousin Marcel et moi, à une séance de « cinématographie » (encore un mot qu'on n'abrégeait pas). Le cinéma était alors encore dans son enfance. Il était muet ; les acteurs faisaient semblant de parler, avec de grands gestes et des mimiques expressives, pour se faire comprendre. De temps en temps, l'image était coupée par une projection où l'on voyait s'inscrire des mots qui indiquaient ce que disaient les personnages. Moi, évidemment, je ne pouvais pas lire ces explications ; mais les courtes comédies qu'étaient les films étaient des histoires simples et faciles à comprendre. Souvent, les grandes personnes, après être allées voir un de ces nouveaux spectacles par curiosité, les trouvaient trop enfantins et leur préféraient le théâtre.

Pour expliquer comment j'ai vu personnellement le film que nous sommes allées voir, je le résume : une dame est assise dans un salon ; un jeune homme entre par la fenêtre, sans doute un cambrioleur. La dame, très effrayée, va tirer le cordon de la sonnette pour appeler sa bonne au secours. Mais celle-ci n'y fait pas attention ; elle est assise dans la cuisine avec un personnage en uniforme, un facteur ou un agent de police, qui doit lui raconter des choses très agréables, car ils rient beaucoup, pendant que la pauvre dame reste suspendue à son cordon de sonnette. Je ne me souviens pas comment se terminait l'histoire.

A mon retour chez les cousins Bail, on m'a questionnée sur mes impressions, et j'ai raconté tout le film, mais en l'arrangeant d'une manière toute personnelle : Tante Marie était assise dans le salon ; mon grand cousin Robert entrait par la fenêtre. Tante Marie avait très peur, elle sonnait, sonnait...Mais la bonne ne l'écoutait pas ; elle était assise dans la cuisine avec Tonton Victor (le personnage en uniforme), qui avait l'air de lui raconter des histoires très amusantes. Mon interprétation personnelle du film a eu un succès inattendu : tout le monde avait l'air de la trouver très drôle.

Et puis nos longues vacances ont pris fin. Nous avons repris le train pour rentrer à Bucarest et retrouver Papa. Un nouveau voyage de trois jours, mais sans changement de train. Maman avait loué un compartiment couchette, où nous étions chez nous. Ma Grand-mère et Tante Marguerite Bail nous ont accompagnées à la gare. Tante Marguerite m'apportait un beau cadeau : un grand caniche noir, tout bouclé, magnifique. Maman l'a installé au fond du compartiment, sous la fenêtre. Durant le voyage, chaque fois qu'un contrôleur passait à un changement de frontière, il entrouvrait prudemment la porte, en voyant mon caniche. Après avoir contrôlé nos billets, il demandait « le billet du chien ». A mon grand amusement, Maman lui montrait alors que l'impressionnant animal ... était monté sur quatre roulettes ! Mais il était, comme on dit, « criant de vérité ».

De ce voyage, je me souviens aussi de la traversée de la Suisse ; les montagnes couvertes de neige m'ont paru un spectacle extraordinaire.

Papa nous attendait au poste frontière de Prédéal. C'est un endroit assez impressionnant, appelé « Les Portes de Fer ». Le Danube y passe par un profond défilé, avant d'entrer en Roumanie pour aller se jeter dans la Mer Noire. Comme, avant de quitter Prédéal, Papa et moi étions à une fenêtre du couloir du train, nous avons vu venir, croix et bannière en tête, un prêtre orthodoxe qui a béni le train ; c'était peut-être une coutume de bénir les trains qui entraient en Roumanie.

Notre voyage était terminé, mais j'avais gardé pas mal de souvenirs de ces belles vacances. Nous avons retrouvé la maison, le grand jardin, notre fidèle bonne Kati, son mari, le brave Ionitza, leur fille, Mitzi, qui était ma compagne de jeux, et mes amis de toujours, Bob, Tom et Isidore, chiens et chat de leur état.

Mais il y avait encore une belle surprise : en entrant dans le salon, Maman a vu un piano que Papa venait de lui acheter. Un beau piano noir laqué, avec des ornements en métal doré, deux bougeoirs et deux angelots potelés. Maman était ravie ; elle était bonne musicienne et Papa aimait l'entendre chanter des mélodies russes ou françaises. A partir de ce jour, et pendant sept ans, je me suis tous les soirs endormie en musique. Ce piano est toujours là, avec ses quatre-vingts sept ans, comme un ami fidèle.

Mars 1997.

## Table des matières

La vallée de la Saulx.....	4
Quelques renseignements sur le domaine de Jean d'Heurs, et les souvenirs que j'en ai gardés.....	6
Petits récits en marge, dans la vallée de la Saulx.....	10
Où donc pouvait se trouver Robert-Espagne ?.....	10
Un souvenir de ma Grand-mère.....	10
Une tête inoubliable pour un personnage bien connu.....	11
Ma dernière rencontre avec le vieux Monsieur Freund.....	15
Quelques souvenirs de ma jeunesse.....	16
Il ne faut jamais dire « Fontaine... ».....	16
Un chapeau trop élégant.....	16
Cent grammes de bonbons pour Maman.....	17
L'histoire du curé de Trémont.....	18
Autre anecdote racontée par ma grand-mère.....	19
Savane.....	20

Quelques expressions entendues dans mon enfance.....	21
De mon père.....	21
Expressions souvent employée par mon père.....	21
De ma grand-mère Delacourt.....	21
D'autres (et plus outre).....	23
Le profil de Monaco.....	24
Mon premier poème.....	25
Ce siècle avait quatre ans... ..et demi.....	29
A propos de mon prénom.....	31
Et à propos de mon nom.....	31
1918 (souvenirs de la guerre).....	32
Mima et Jacques (1917 - 1918).....	35
Récit de la visite que fit Élise Delacourt-Gyhra à son frère Albert.....	39
Mes souvenirs personnels d'Oncle Albert.....	43
Un petit chemin le long de la Saulx.....	46
Les jardins de mon enfance.....	49



Évocations de Noël et de quelques autres fêtes.....	51
Incursions clandestines d'un quatuor dans un domaine interdit.....	58
Geduld ! Geduld !.....	63
Apport personnel.....	63
Le jour où j'ai rencontré le Prince Charmant.....	64
Mon premier grand voyage.....	68